

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

20<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 981 — 29 Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



FRÉDÉRIC-LEMAITRE, décédé à Paris le 26 janvier,

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : Exposition des œuvres de Barbe et de Pils ; — inauguration du monument commémoratif de Saint-Quentin ; — prolongation du boulevard Saint-Germain ; — l'observatoire perfectionné de l'Exposition de Philadelphie ; — voyage du prince de Galles. — La Pupille (nouvelle) [suite], par Léonold Stapleaux. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Visite de M. Wallon au *Moniteur*. — Memento. — Solutions d'échecs.

GRAVURES : Exposition des œuvres de Pils. — Souvenirs de l'exposition de Barye. — Inauguration du monument commémoratif de Saint-Quentin. — Le mois de janvier. — Le dégagement de Saint-Germain-des-Prés. — Exposition de Philadelphie (cinq gravures). — Voyage du prince de Galles. — Elections sénatoriales : Arrivée des délégués au chef-lieu du département. — Echecs et rébus.

## COURRIER DE PARIS

VERS l'année 1804, il se passa, dans un des mille petits théâtres que la liberté venait de semer dans Paris, un fait des plus singuliers.

On jouait, sur ce théâtre, une pièce mythologique intitulée *Ariane consolée*. Au troisième tableau, un petit Amour descendait des cieux, envoyé par Cupidon lui-même. Ce petit dieu malin venait, sans poser pied à terre, débiter un petit quatrain, attendait l'effet que son quatrain produisait sur les simples mortels, et retournait dans l'Olympe par le même chemin.

L'artiste chargée de ce rôle, facile en apparence, était une petite fille qui devait être plus tard une grande artiste. Elle mettait tant de grâce à débiter son petit rôle, tant de finesse dans sa diction, qu'on l'avait déjà remarquée et qu'on en parlait.

On en aurait parlé bien davantage, si on avait su ce qui lui arriva un soir. Le pauvre petit Amour tenait de la main droite une flèche et de la main gauche la torche légendaire. Soit que le pauvre petit dieu fût mal attaché à son fil de fer, soit que le garçon d'accessoires eût mal préparé la torche, il arriva que, pendant qu'elle disait ses vers, la pauvre petite fille sentit sur sa main une douleur horrible : c'était une goutte de résine brûlante qui venait de tomber sur ses doigts, puis une seconde, puis une troisième. L'enfant souffrait le martyr, mais ne bronchait pas. Quand on la remonta tout doucement, personne ne se doutait de rien, elle avait la main toute brûlée.

Alors la pauvre petite, qui n'avait pas sourcillé devant son public, pleura toutes les larmes de son cœur ; il y avait bien de quoi.

~ C'est un bien vilain métier, pour une jeune fille, que de jouer les dieux, les génies ou les anges. Outre que ces rôles ne sont jamais que des monologues, le dialogue étant assez difficile à trente-cinq pieds du sol, l'apparition est courte et non pas sans danger, et les préparations qui l'accompagnent sont des plus prosaïques.

L'ange, le dieu ou le génie, est obligé de se vêtir d'un corset d'acier, lourd et incommode comme on ne saurait l'imaginer. Ce corset doit être recouvert d'un maillot couleur de chair et armé dans le dos de trois solides crochets de fer, où doivent s'attacher trois fils de fer ; c'est le système des ponts suspendus.

Autrefois, du temps que la petite Déjazet se brûlait le bras, il n'y avait qu'un fil ; mais ce fil s'est cassé si souvent et les pauvres génies sont si souvent tombés sur le nez, ou ailleurs, que la police prévoyante a fini par exiger trois fils.

Les dieux, anges ou génies, ou plutôt les jeunes filles chargées de les représenter, avaient été navrées de tant de despotisme ; elles eussent préféré être cent fois plus exposées que de montrer la ficelle au public ; ces petites femmes sont faites ainsi.

Des machinistes aux mains noires prennent les gracieux sylphes et les amarrent tranquillement. Ceci fait, ils donnent le signal aux camarades du cintre qui hissent les malheureuses comme des bot-

tes de foin, avec cette différence pourtant qu'on hisse les bottes de foin en silence, tandis que l'ascension des génies se fait au milieu des plus stupides plaisanteries.

Arrivés aux frises, les fées, anges ou sylphes sont attachés comme des paquets jusqu'au moment de leur apparition.

Le spectateur ne se doute guère que l'ange aux blanches ailes ou le génie aux ailes d'or, qui descend le sourire aux lèvres, est suspendu dans l'espace depuis trois quarts d'heure.

C'est horrible, n'est-ce pas ?

Sans compter que le corset d'acier n'est pas toujours très-bien fait ou qu'il n'a pas été fait spécialement pour l'ange chargé de le remplir, et qu'il entre dans la chair fraîche comme chez lui.

~ Or, savez-vous ce que gagne un génie qui fait un semblable métier, un ange bien conditionné, un amour malin, ou une fée majestueuse ? Tout ça, l'un dans l'autre, va dans les soixante francs par mois.

Soixante francs par mois, deux francs par soirée, et on en trouve à revendre, et si, au lieu de trois fils, l'administration n'en exigeait qu'un, « l'artiste » serait à meilleur marché.

Quand, dans un théâtre, on craint de manquer de figurants ou de choristes, le régisseur dit :

— Mes enfants, je dois vous prévenir que, dans la prochaine pièce, il y aura pas mal de suspensions.

Alors tout le peuple féminin prend patience et vit dans le doux espoir d'être suspendu.

Maintenant quel plaisir ce petit peuple trouve-t-il à cela ? je ne saurais le dire.

Mais ce que je puis affirmer, c'est que, lorsqu'on congédie une jeune femme d'un théâtre, elle en prend facilement son parti.

— Tant mieux, dit-elle, je commençais à en avoir assez de cette baraque.

Qu'on lui inflige une amende relativement forte, elle n'en est pas autrement chagrine ; si l'on met son nom au tableau, elle verse une larme en disant qu'on a tort de l'humilier. Mais si on lui retire son vol, c'est ainsi que cela s'appelle, si on lui retire son vol, elle verse des torrents de larmes, et tout le théâtre, depuis les premiers sujets jusqu'au dernier garçon d'accessoires, est obligé de la consoler et de déboucher des flacons d'éther.

~ Une pauvre fille à qui l'on aurait bien fait de supprimer son vol, c'est miss Grace, du théâtre de Sheffield. Pauvre enfant ! vit-on jamais pareille tristesse ! Elle descend du ciel, — quel ciel ! — un affreux ciel de carton. Les spectateurs sourient à sa beauté, à son sourire ; elle fait son évocation comme il convient à une fée gracieuse, et pendant que le public s'amuse du prince Charmant et de la fille du roi, une flamme qu'elle a frôlée allume sa robe, et là, devant un public inactif, la malheureuse jeune fille brûle tranquillement sans pousser un cri, sans exhaler une plainte.

Elle brûle, vous entendez bien, n'est-ce pas ? elle rôtit purement et simplement, et, la toile baissée, quand on la remonte machinalement, elle était morte.

Non, morte, ce n'est pas assez, ce n'est pas assez affreux de mourir à vingt ans, ce n'est pas assez horrible ; elle n'était pas morte, elle était cuite.

Le public n'a rien vu, rien deviné, il n'a su l'événement qu'en lisant le journal.

Le directeur du théâtre avait été appelé chez le juge pour donner des renseignements.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Je l'ignore. Vous savez, ces événements-là, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

— Comment se fait-il, a dit le juge, que cette infortunée n'ait pas crié, appelé au secours ?

— Je vais vous dire, a répondu le directeur : c'était une personne très-bien élevée et qui, pour tout au monde, n'aurait voulu causer un scandale dans le théâtre ; elle savait ce qu'on doit au public.

Pauvre fille !

~ Vous savez qu'à toutes les élections il arrive ce qu'on appelle « une manœuvre de la dernière heure. » Un électeur, ignorant sans doute que les princes d'Orléans avaient d'avance décliné toute candidature, a cru devoir faire sa petite manœuvre,

et il a accusé le duc d'Aumale, de l'Académie française, d'élever des lapins, non pour s'en faire 3,000 francs de rentes, ce qui serait très-excusable, mais pour dévorer l'humanité, ce qui est bien plus horrible.

Le journal qui a accueilli cette plainte est un journal bien trop politique pour laisser passer une occasion de taquiner des adversaires. Mais comme en somme c'est un journal fait par des gens d'esprit, il n'a pas osé prendre la chose au sérieux, il a changé son fusil d'épaule, et, au lieu de tonner sur le prince, il a tapé sur les lapins.

« C'est une chère médiocre, » a-t-il dit, et il s'est frotté les mains, bien persuadé que tous ceux qui liraient cette phrase se froteraient les mains. Malheureusement, rien ne prouve que si le prince possède bois, garennes et guérets où le lapin fourmille, il se soit imposé le devoir de manger ses lapins.

On pourrait même conclure que si le lapin fourmille à Chantilly, c'est qu'on ne le mange pas

~ On ne peut pas se figurer le rôle du lapin dans les révolutions. Le fameux roman du *Juif errant* fut inspiré à Eugène Sue par un pharmacien de la Villette.

Cet apothicaire, n'entendant pas se priver pour ses enfants, mangeait intérêts et principal ; mais comme, au demeurant, ce n'était pas un malbonnête homme, il imagina une combinaison qui mettrait sa conscience en repos. Il acheta un petit bois à Sainte-Acheul, le fit clore de murs, après avoir au préalable commandé une serrure à secret.

Ceci fait, il mit dans son bois clos une paire de lapins et ne s'en inquiéta plus. Puis, sentant la mort venir, il fit son testament, qui, du reste, était aussi simple que bien senti. Il laissait l'argent de la vente de sa boutique à sa femme, et son bois aux lapins à ses enfants, mais à la condition qu'on n'en ouvrirait la porte qu'à la majorité du dernier.

Il avait calculé que quand son plus jeune fils aurait vingt ans, il y aurait dans son bois trois millions de lapins qui, à 1 franc (l'un dans l'autre), feraient une belle somme.

La mort, qui ne pardonne pas, fut attendrie par ce calcul et donna un répit au bon pharmacien, afin qu'il pût voir le couronnement de son édifice.

Ses calculs furent-ils justes, les lapins croissent-ils et se multiplieront-ils comme le bonhomme l'avait prédit ? Je l'ignore ; mais toujours est-il que les jésuites, incommodés d'un pareil voisinage, firent des démarches auprès de l'autorité pour s'en débarrasser.

Alors ce pharmacien, paisible jusqu'alors, devint un véritable tigre, et ses criailleries furent si grandes qu'elles eurent une certaine influence sur l'opinion et contribuèrent à entretenir la haine du peuple contre la Compagnie de Jésus.

~ Vous pressentez le travail qui se fit dans l'esprit de Sue.

Le pharmacien devint un protestant dépossédé par la révocation de l'édit de Nantes.

Les lapins se changèrent en un million de francs, devant produire des intérêts fantastiques pendant plus d'un siècle.

Les deux rejetons du pharmacien devinrent les héritiers Rennepont, que les jésuites voulurent absolument déposséder de leur fortune.

Le roman d'Eugène Sue eut un succès immense.

Le nom du pharmacien conservateur est demeuré dans l'oubli le plus profond.

~ Le lapin porte véritablement bonheur à l'opposition. On se souvient du fameux lapin de la *Partie de chasse*, non la partie de chasse du roi Henri IV, dans celle-ci, le lapin était conservateur.

On amenait au roi un braconnier accusé d'avoir tué un lapin. Le roi n'était pas content, et cela se voyait bien ; il ordonnait que le braconnier fût pendu, ce qui était bien un peu excessif.

On se demande avec terreur ce que ferait un roi, s'il y en avait un, dans un temps comme le nôtre, où les braconniers, ne se contentant plus du gibier, tuent les gardes de Ferrières.

On raconte qu'un jour le baron James de Rothschild, qui aurait pu vivre de son esprit, vit entrer dans son cabinet un personnage qu'il ne connaissait pas.

— Prenez une chaise, fit poliment le baron ; j'ai deux lignes à écrire, et je suis à vous à la minute ; prenez une chaise, je vous en prie.

— Mais, monsieur, fit le visiteur avec une certaine hauteur, je suis le duc de \*\*\*.

— Prenez deux chaises, dit le baron, sans se retourner.

Mais on ne peut pendre deux fois les braconniers. On le pourrait, mais ça ne servirait à rien.

Revenons à la partie de chasse. On entraîne le braconnier ; mais le pauvre homme fait appel à la bonté du roi ; il lui manifeste ses regrets, et le roi lui demande, dans un couplet bien senti, qui a pu lui faire commettre un si grand forfait.

Le braconnier avance que c'est pour nourrir ses quatre enfants qu'il a tué le lapin.

Le roi, ému, verse une larme et finit ainsi son couplet :

Quoi ! trois enfants !... malheureux père ?  
Qu'on lui donne encore un lapin.

~ Mais l'autre *Partie de chasse* est plus nouvelle, quoique bien vieille. Raconter la pièce, je ne le saurais, mais ce que je sais, c'est qu'il y avait encore un couplet sur le lapin, et que ce couplet était accueilli tous les soirs par des braves frénétiques. Le trait final, le « coup de fouet, » comme disait M. Scribe, était dirigé contre le roi Charles X, qui était un grand chasseur devant l'Éternel. Ce « coup de fouet, » le voici :

... Je n'aime pas un roi chasseur,  
Cet exercice enduret trop le cœur.

C'est par les lapins qu'on commence,  
C'est par le peuple qu'on finit (bis).

Comment trouvez-vous cela ? Eh bien, l'auteur, qui, du reste, est un parfait galant homme, a occupé des postes importants avec plus d'intégrité que de science administrative, l'auteur vit encore, et ses succès dans le parti avancé datent de ce couplet des lapins qui le rendit célèbre.

~ Laissons le passé pour le présent. L'avenir se prépare mal pour tout un peuple, peuple étrange et bizarre, il est vrai, mais qui ne ressemble à aucun autre, et qui, malgré ça ou peut-être à cause de cela, a su conquérir l'amitié, la sympathie des Parisiens sans qu'on sache bien pourquoi. Ce peuple est le peuple biffin.

Les biffins sont des hommes et des femmes dégucnillés, habitant des logis infects, ne sortant que la nuit et cherchant leur vie dans le ruisseau. Autrefois, on les appelait les chiffonniers, mais nous avons changé tout ça depuis la Commune.

Les chiffonniers sont au nombre de quatre mille environ, et gagnent en moyenne un franc cinquante par jour, soit : deux millions cent soixante mille francs par an, ce qui est bien peu en détail, mais ce qui, en gros, représente un assez joli chiffre. Ces malheureux vendent le fruit de leur travail à des industriels, qui, au premier triage, vendent à leur tour à des négociants en gros, pour la plupart colossalement riches.

Une statistique sérieuse a démontré que ce peuple errant trouve seize millions de francs dans les ordures de Paris, celles des rues, bien entendu. Ces seize millions de verre cassé, de papier, de chiffons, d'os, de bouchons, etc., se métamorphosent et deviennent des marchandises neuves.

Eh bien, il serait question de supprimer les quatre mille chiffonniers d'un seul coup.

~ La ville de Paris trouve que sa toilette lui coûte cher ; elle est obligée de payer fort cher des entrepreneurs qui enlèvent ses boues ; pourtant ces mêmes boues sont reconnues comme un engrais des plus puissants et des moins dangereux, mais leur transport est fort coûteux.

Les conseillers de la ville lui ont conseillé un autre système, ou plutôt un système usé jusqu'à la corde, mais toujours nouveau, parce qu'il est le meilleur, celui de l'adjudication.

Les adjudicataires sont venus et ils ont dit : — Nous voulons bien enlever la boue de Paris pour rien, nous payerons même pour cela, mais à la condition qu'on n'enlèvera rien aux boues de Paris, en d'autres termes, nous ne voulons pas que nos boues soient écermées.

Ce à quoi quelques conseillers ont répondu :

— C'est juste ; supprimons les chiffonniers.

Mais on ne supprime pas d'un trait de plume quatre mille individus qui exercent un métier autorisé et qui, par son ancienneté, a droit de cité. Une semblable mesure serait la révocation de l'édit de Nantes, sans compter que les pauvres biffins ne sont ni des mécréants, ni des agitateurs.

Lorsque M. Jules Ferry devint roi de l'Hôtel-de-Ville, il vit, lui aussi, la nécessité de supprimer les chiffonniers ; mais un préfet de la Seine né d'un mouvement révolutionnaire ne peut pas supprimer toute une corporation sans tambour ni trompette ; on devient impopulaire à moins ; cet éminent magistrat prit un biais : il supprima les ordures.

C'était simple.

Plus d'ordures, plus de chiffonniers.

Mais cet esprit transcendant n'était pas un esprit pratique, et il ne connaissait pas son Paris, il ne s'en doutait même pas.

Il ordonna aux habitants de ne plus rien jeter dans la rue, mais de porter directement aux tombereaux les débris de la maison.

La population obéit ; mais comme, d'un côté, elle ne voulait pas faire tort aux chiffonniers, pour lesquels elle a un faible, et que, d'un autre côté, elle ne voulait pas se donner la peine d'aller aux tombereaux, elle imagina un système très-simple. Elle déposa sous la porte des boîtes contenant ses résidus, et les chiffonniers vinrent butiner dans ces boîtes, qu'ils se chargèrent de verser dans les voitures.

Cette ingéniosité parisienne fit de l'ordonnance préfectorale une lettre morte, et les chiffonniers sont toujours là.

~ Le conseil municipal, en sa qualité de conseil radical, ne voudrait pas faire de mal même à des électeurs, mais justement comme la plupart des chiffonniers ne votent pas, à cause de leur vie errante, ce conseil est tenu à plus d'égards envers eux. Quelques membres, pour marier les devoirs de la propreté et ceux de l'humanité ont émis un vœu. Ils désireraient que les adjudicataires employassent les chiffonniers, qui, de cette façon, auraient un travail assuré.

Malheureusement, ces honorables conseillers ne connaissent pas plus leur Paris que le préfet dont je parlais tout à l'heure.

Les chiffonniers ne sont chiffonniers que parce qu'ils ne veulent pas travailler, ou, pour être plus juste, ils ne veulent pas être embrigadés, ils ont horreur de toute discipline et de tout travail à heure fixe. Ils sont chiffonniers, parce qu'ils aiment la liberté par-dessus toute chose, et nul n'a le droit de les blâmer, même ceux qui font des révolutions au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

~ Voici une histoire bien difficile à raconter, parce qu'elle est absolument vraie et que bien des gens la savent par cœur. Je placerais mes personnages dans le célèbre duché de Gérolstein, qu'on les reconnaîtrait bien vite ; aussi n'hésiterai-je pas à les établir en Perse ; tant pis pour eux !

Il y avait une fois un homme d'État qui avait une femme possédant moins de beauté que de jalousie. L'homme d'État avait fait un mariage de raison, mais il n'en avait aucune d'être fidèle. Un matin, il arracha son canif des mains de son secrétaire, qui s'appelait Falahu, et se mit à percer son contrat d'outre en outre.

Le secrétaire alla trouver la dame et lui dit :

— Eh bien, si vous voyiez votre contrat, il est dans un bel état, allez !

— Ce n'est pas possible ! dit la dame en pleurant.

Le secrétaire, qui avait l'âme bonne, consola la dame autant qu'il put la consoler.

Par reconnaissance, la dame dit à son mari :

— Pourquoi ne faites-vous pas décorer Falahu de l'ordre du Soleil ? ce garçon vous est dévoué.

— C'est vrai, pensa l'homme d'État, c'est un très-brave garçon, qui répare les contrats canillés avec une grande habileté.

Quelque temps après, l'homme d'État vint à occuper une grande situation politique, et sa femme lui dit :

— Ce pauvre Falahu ne dort plus, il emploie des nuits à travailler pour vous ; ne pourriez-vous le faire nommer officier dans l'ordre du Soleil ?

— Je demanderai au shah.

Et il le lui demanda, en effet.

Le shah était un bonhomme qui ne manquait pas d'esprit, il savait bien des choses ; il se contenta de sourire et répondit en nasillant (il parlait un peu du nez) :

— Mon Dieu, si cela vous fait plaisir, je n'ai rien à refuser à votre épouse.

Comme l'homme d'État revenait d'une ambassade lointaine, sa femme lui dit :

— Ce bon Falahu a veillé sur tous vos biens ; vous lui devez une récompense : ne le ferez-vous pas entrer dans la chambre basse ?

— Mais, dit l'homme d'État, avec plaisir.

Et il fit placarder dans un district des affiches jaunes sur lesquelles il y avait : « *Nommons Falahu.* »

Falahu fut nommé, et comme il ne voulait pas avoir l'air d'être de connivence avec son patron, il alla siéger à l'autre bout de la Chambre.

Il se rapprochait quelquefois, mais par reconnaissance plutôt que par conviction.

Un changement de gouvernement les fit rentrer dans la vie privée.

La dame dit à son mari :

— Falahu n'est pas riche, ne pourriez-vous le mettre à la tête d'une de vos grandes entreprises ?

— Mais je ne dis pas non, et puisque cela vous est agréable, je le ferai nommer directeur d'une mine très-avantageuse.

— Vous êtes le meilleur des maris.

Quand le calme fut rendu au pays, l'homme d'État revint sur l'eau comme le capitaine Boyton, et il ramena Falahu à la surface.

Cinq années se passèrent en luttes ; l'homme d'État n'était plus jeune ; il avait vu la guerre et bien d'autres maux, et il se sentait fatigué lorsque la nouvelle de la création d'une Chambre haute lui rendit sur-le-champ une nouvelle ardeur, et il écrivit à un monsieur qu'il ne connaissait pas :

« Monsieur,

« Vous, et quelques électeurs de l'arrondissement de Holala, me faites la grâce de me demander si j'accepterais l'honneur de vous représenter à la Chambre haute. Ma réponse sera nette, simple et claire. J'ai consacré ma vie entière au service de mon pays. Ami fidèle du progrès, je servirai avec la même foi et le même dévouement tous les gouvernements qui voudront bien m'honorer de leur confiance.

« L'heure est venue où l'on doit enfermer avec soin ses préférences dans son cœur, quitte à les sortir quand le moment sera venu.

« Si le moment ne vient pas, on s'en consolera ; mais pour que cette consolation soit efficace, il faut qu'elle couve dans les travaux parlementaires, dans le souci du pouvoir, dans les luttes de la tribune, dans la satisfaction du devoir accompli. « Tel est, monsieur, etc., etc. »

— Mon ami, dit le soir la femme du candidat, est-ce que M. Falahu ne sera pas de la chambre haute ?

— Cela me paraît difficile.

— Votre influence...

— Elle est usée ; je garde ce qui m'en reste.

— Pourquoi ce revirement ?

— Je vais vous le dire : les révolutions m'ont dégouté de la liberté ; je suis vieux, je n'en ai que faire. D'ailleurs, dans quel district se porterait Falahu ?

— Dans le nôtre, naturellement.

— Mais il n'y a qu'un siège !

— C'est justement celui-là qu'il voudrait.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Mais son élection est plus assurée que la vôtre.

— Que dites-vous là ?

— La vérité.

— Expliquez-vous.

— C'est bien simple : depuis cinq ans il y travaille ; pendant que vous parliez tout l'été, il donnait des gages sérieux à la démocratie.

— Vous voulez rire ?

— Je ris si peu que voici sa candidature inscrite sur une liste radicale.

— Pauvre peuple ! s'écria l'homme d'État, on te trompera toujours !

JULES NORIAC



## NOS GRAVURES

Exposition des œuvres  
de Barye et de Pils

La première exposition posthume organisée de nos jours s'ouvrit à l'École des Beaux-Arts en mai 1837 : elle remettait sous les yeux du public, qui ne les avait point oubliées, les plus belles toiles de Paul Delaroche. Plus tard, dans les galeries du boulevard des Italiens, l'on exposa les tableaux d'Ary Scheffer; plus tard encore, cent toiles superbes de Delacroix. Puis vint le tour de Flandrin, dont les droits

à figurer au livre d'or de la peinture furent ratifiés une fois de plus; puis celui d'Ingres, dont l'œuvre se trouva réuni presque au complet, marquant glorieusement la place de l'artiste au premier rang des maîtres de tous les âges. Enfin, l'année dernière, les expositions de Chintreuil et de Millet ont successivement sollicité l'empressement curieux et sympathique des amateurs, et, aujourd'hui, les cadres de Pils occupent les salles que remplissaient naguère les bronzes, les tableaux et les aquarelles



de Barye. Quoique l'exposition de Barye ne soit pas très-éloignée de nous, nous n'en saurions parler avec beaucoup de détails. Nous nous bornerons à la rappeler et à dire qu'elle a permis d'apprécier, comme il mérite de l'être, un artiste capable d'aborder et de traiter avec une supériorité égale les sujets les plus variés et les plus difficiles. A Dieu ne plaise que nous disions cela pour ses tableaux! Ses aquarelles, quoique mieux pourvues en qualités, soulèvent aussi bien des objections. Non, on a eu tort de vanter



autre mesure cette partie du bagage de l'artiste, car elle n'eût pas été suffisante à concilier à son auteur la sérieuse estime des hommes éclairés. Mais s'il faut renoncer à voir un peintre dans Barye, comme sculpteur il a signé de purs chefs-d'œuvre, pièces sans tache, auxquelles rien ne manque, ni l'invention, ni le rendu, ni l'intérêt, ni la souplesse, ni la force, ni la grâce, ni le style, ni le pittoresque, ni la vie, où la nature est prise sur le fait,

interprétée largement et finement à la fois, avec une originalité, une science et un goût rares. Nous n'exagérons point. C'est ce qu'a démontré avec éclat l'exposition, où l'on a pu voir du même coup d'œil le *Thésée* et le *Lion au serpent*, le *Combat du Centaure* et le *Jaguar dévorant un lièvre*, les délicieuses statuettes de *Charles VII* et de *Gaston de Foix*, le modèle de la statue équestre



de *Napoléon I<sup>er</sup>*, et les chasses au taureau et au tigre, effrayant pêle-mêle de bêtes et de gens, de coutelas, de lances, de croupes et de griffes, d'une impression et d'un mouvement extraordinaires.

Mais Barye cède la place à Pils. A présent, la *Bataille de l'Aima* appelle





L'hôtel de ville. Le moulin à Tout-Vent. La cérémonie. Défense du faubourg d'Isle, le 8 octobre 1870. Bataille du 19 janvier 1871.

SAINT-QUENTIN. — Inauguration du monument commémoratif, le 19 janvier. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)

notre attention; et, en même temps que la *Bataille de l'Alma*, qui fut le triomphe du peintre et fixe le sommet de sa carrière, le *Rouget de l'Isle*, popularisé par la gravure, avec lequel l'artiste entra dans une voie personnelle et bien choisie, le *Débarquement de l'armée en Crimée*, vaste sujet dans une toile restreinte, la *Mort d'une sœur de charité*, composition touchante et émue, les *Soldats distribuant du pain aux indigents*, la *Prière à l'hospice*, *Une tranchée devant Sébastopol*, le *Jeu de saint en Italie*, beaucoup d'études excellentes, quantité d'aquarelles enlevées avec une habileté et une hardiesse singulières.

Cet ensemble est extrêmement remarquable. Pils s'y montre souvent artiste de premier ordre, et toujours observateur consciencieux de la nature, dessinateur correct, spirituel, coloriste puissant. On connaît ses principaux ouvrages. Par exemple, la *Bataille de l'Alma* est restée dans toutes les mémoires, et l'on sait quelle mâle simplicité, quelle ardeur guerrière, sans fanfaronnade, sans étalage de fausse citrinerie, règnent sur cette œuvre agencée avec influent d'art, dont le moindre personnage, parfaitement à sa place, à son rôle, vit, pense, agit. A plusieurs reprises, également, l'on a vu au Salon des Champs-Élysées de ses aquarelles que les connaisseurs ont constamment applaudies sans réserve. Au contraire, ses études étaient connues de quelques amis seulement. C'est donc une réelle bonne fortune que de pouvoir examiner ces notes familières, ces renseignements intimes, ces essais préparatoires où le vrai perce à chaque coup de pinceau. Pour ne citer que les pochades faites en vue du tableau de la *Fête donnée à l'Empereur à Alger*, il n'y a pas une de ces têtes d'Arabes au teint bronzé, aux tempes rasées et bleuissantes, aux types caractéristiques, qui ne soit dessinée et peinte de main de maître. On sent là un artiste de la famille de Gros et de Géricault.

Cette exposition est donc de tous points favorable à Pils. Et combien l'impression serait meilleure encore, si l'on avait pu détacher des murs de l'Opéra les grandes peintures allégoriques sur lesquelles le peintre, luttant contre la souffrance, contre la fièvre, usa ses dernières forces, épuisa ses dernières facultés! — O. M.

#### Inauguration du monument commémoratif de la bataille de Saint-Quentin (18-19 janvier 1871)

APRÈS le désastre de Sedan et le blocus de l'armée de Metz, alors que tout cédait devant la marche victorieuse des armées allemandes, Saint-Quentin fut la première ville ouverte qui osa leur résister. L'antique capitale du Vermandois montra que, depuis sa défense héroïque de 1557, elle était toujours habitée par une population intrépide, digne descendante de ces francs-archeubusiers et miliciens bourgeois qui laissèrent plus de cinq cents de leurs sur la brèche de leur cité, en arrêtant l'armée espagnole victorieuse du connétable de Montmorency.

Le 8 octobre 1870, les Saint-Quentinois, conduits par leur préfet, M. Anatole de Laforge, armés de fusils à piston, et sans un seul soldat, résistent toute une journée au choc de huit cents Prussiens, attaquant leurs barricades du faubourg d'Isle et les forcent à battre en retraite vers Laon.

Le 15 janvier 1871, l'avant-garde de l'armée du Nord chasse de Saint-Quentin la garnison saxonne. Une grande bataille allait avoir lieu autour de cette ville. Le général Faidherbe, averti que la garnison de Paris devait tenter une sortie désespérée, avait reçu l'ordre du gouvernement de Bordeaux de livrer bataille coûte que coûte, afin d'attirer sur lui une partie des troupes qui assiégeaient notre capitale.

Le 19 janvier, l'action s'engage autour de Saint-Quentin. Notre artillerie, placée sur les hauteurs de Tout-Vent et en avant du moulin de ce nom, qui servit d'observatoire au général Faidherbe durant la bataille, fait éprouver des pertes énormes aux colonnes de Von Goben. L'ennemi attaque six fois les hauteurs de Gauthy et de Grugies et, six fois, il est repoussé. La cavalerie allemande charge à plusieurs reprises notre infanterie, qui la décime et la désorganise par des feux de file exécutés avec le plus grand à-propos. Malgré leur brillante résistance, nos troupes sont accablées par la masse énorme des Allemands, qui s'accroissent à chaque instant de renforts arrivant de Péronne, Amiens et même de Paris. Faidherbe donne alors le si-

gnal de la retraite et se retire sous Cambrai dans le plus grand ordre, emmenant intactes ses quinze batteries d'artillerie et forçant les vainqueurs eux-mêmes à rendre hommage à la bravoure de ses soldats.

Les Allemands perdirent 6,000 hommes sous les murs de Saint-Quentin et les Français près de 3,000.

La ville de Saint-Quentin fit recueillir dans son cimetière les restes de nos soldats morts pour la patrie dans cette mémorable bataille, et chargea M. Pinguet-Vedi, architecte de la ville, de construire un monument funèbre sur l'emplacement de leur tombe. Il se compose d'une pyramide élevée sur une crypte. Sur la face principale de l'Est se dresse une statue de la France, de Doublemard, enfant du pays, et dont le bronze a été offert par l'État, qui a voulu s'associer à cette pieuse manifestation.

L'inauguration de ce monument a eu lieu le 19 janvier 1876, jour anniversaire de la bataille. Après un service funèbre célébré à la Collégiale, les autorités, parmi lesquelles on remarquait l'archiprêtre de Saint-Quentin, le préfet de l'Aisne, le commandant Giboin, représentant le maréchal de Mac-Mahon; M. de la Forge, ancien préfet; les députés du département, etc., se rendirent en grande pompe au cimetière Saint-Jean, où était construit le monument, escortés par un bataillon du 3<sup>e</sup> de ligne, une batterie du 17<sup>e</sup> d'artillerie et les sapeurs-pompiers.

Pendant la cérémonie d'inauguration, l'artillerie, placée en batterie sur la route du Cateau, tira une salve de trente coups de canon qui durent faire tressaillir dans leurs tombes les cendres des héros du 10 janvier 1871, dont le sang, suivant l'éloquent allocution de M. de Crisenoy, préfet de l'Aisne, n'a pas été versé en vain, car il a ouvert à la France une voie de prospérité et de salut.

#### Prolongation du boulevard Saint-Germain

LES travaux exécutés pour la percée du boulevard Saint-Germain, entre Saint-Germain-des-Prés et le boulevard Saint-Michel, sont poussés en ce moment avec la plus grande activité. La nuit, même, n'arrête pas les travailleurs qui, à la lueur d'immenses brasiers, continuent leurs démolitions. Rien de plus pittoresque que ces masses de ruines se découpant en noires silhouettes sur les murailles de l'église Saint-Germain-des-Prés, éclairées par les flammes, et ces ouvriers se mouvant au milieu des décombres de la rue d'Erfurt par où se continue la percée.

La rue d'Erfurt n'était ni bien ancienne ni fort étendue; elle datait des premières années du dix-huitième siècle et mesurait une centaine de mètres de longueur. Elle n'en avait pas moins son histoire, et cette histoire vaut la peine d'être racontée en quelques mots.

En 1715, le cardinal de Bissy, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés, eut la pensée d'utiliser les terrains libres que renfermait encore l'enceinte de l'abbaye. A cet effet il fit construire, devant le grand portail de l'église, deux corps de bâtiment en retour d'équerre, formant cour intérieure ou parvis fermé par une grille, et isolant ainsi le monde monastique des constructions profanes qu'on élevait afin de les louer.

Trois rues furent le résultat de ces travaux: la rue Sainte-Marthe, contiguë à la porte ou passage Saint-Benoît, ainsi nommée en l'honneur de deux savants religieux; la rue Childebert, destinée à perpétuer le nom du fondateur de l'abbaye; la petite rue Sainte-Marguerite formant la continuation de la rue des Ciseaux et aboutissant à la porte latérale de la basilique.

C'est cette dernière voie qui disparaît aujourd'hui. Déjà entamée lors de la suppression de la rue Childebert, elle ne possédait plus guère qu'une rangée de maisons construites sur une partie des jardins du palais abbatial, et la plus importante était occupée par une célèbre imprimerie.

Depuis 1807, la petite rue Sainte-Marguerite avait pris le nom d'Erfurt en mémoire de la fameuse capitulation de l'armée prussienne, conclue le 16 octobre 1806, et notre génération ne l'a connue que sous ce nouveau nom.

Encore un souvenir de gloire qui s'en va.

#### L'observatoire perfectionné de l'Exposition de Philadelphie

DANS notre n<sup>o</sup> 963, en donnant une vue générale de l'Exposition de Philadelphie, nous l'avons accompagnée de la description des différents bâtiments qui la composent. Aujourd'hui, nous croyons inutile de revenir sur ces constructions que nous donnons en détail; nous nous contenterons de décrire une des curiosités de l'Exposition: L'observatoire perfectionné élevé sur le plateau de Belmont (Fairmount-Park).

Cette colonne commande toute la vue de l'Exposition, du parc, de la rivière Schuylkitt et de la cité. Elle est en fer, composée de sections tubulaires rivées ensemble et renforcées par quatre systèmes de tresses, qui s'étendent de la base au sommet. Huit cordages, servant de retraites, la maintiennent en place.

Elle a 3 mètres de diamètre à la base et 65 mètres de hauteur. Belmont étant situé à 100 mètres au-dessus du niveau de la rivière, les spectateurs domineront le panorama d'une hauteur de 165 mètres.

Les passagers seront élevés dans un ascenseur qui entoure la colonne et qui se meut sur les tresses, soutenu par huit cordages en fer capables chacun de résister à une charge de huit tonnes; un contre-poids de plusieurs milliers de tonnes fait équilibre à l'ascenseur dans tous les points de son parcours.

Ce char annulaire contiendra trente personnes. Il voyagera nuit et jour. Une machine à vapeur logée à sa base donne la force motrice. Au sommet de la colonne est une galerie couverte et grillée.

#### La Promenade des chènes (Auckland-Garden) à Calcutta.

LES Anglais ont donné à Calcutta, la capitale de leurs possessions aux Indes, le surnom de Cité des Palais (*the City of Palaces*). Ce nom ambitieux, certains quartiers le justifient pleinement, et il existe peu d'entrées de ville plus belles que celle de la capitale du Bengale par le pont d'Alipore. Devant vous, un champ de verdure grand comme quatre ou cinq Champs-de-Mars, au milieu duquel s'élevaient les remparts du fort William; à droite, la ligne des palais de Chowringhi-Road; à gauche le Gange, chargé d'innombrables navires; et, comme fond du tableau, le palais du gouverneur général, d'une architecture peut-être incorrecte, mais dont la masse énorme est dans le lointain d'un effet grandiose.

Au pied de ce monument, la promenade du soir déroule son flot accoutumé de cavaliers bien montés, de femmes élégantes, de brillants équipages, et présente un curieux et merveilleux mélange de civilisation et de barbarie. Voici le dix-neuvième siècle représenté par un magnifique huit-ressorts, où trône une jeune miss, parée des dernières modes de Paris; à côté, cet Indien, à moitié nu, monté sur un char primitif et criard, appartenant au siècle du roi Porus.

La brise porte à la foule enivrée, répandue pour cause d'ablutions sur les bords de l'Hougly, les mélodies de Meyerbeer et de Rossini, que la musique d'un régiment de l'armée royale, réunie sur une plate-forme, au milieu de l'Auckland-Garden, prodigue autour d'elle, pendant que dans les allées de cette promenade se presse une foule élégante qui rappelle les beaux jours d'Hyde-Park et des Champs-Élysées, surtout en ce moment, car Calcutta, où vient d'arriver le prince de Galles, regorge d'étrangers de toutes nationalités. — Nous reviendrons.

#### LA PUPILLE

(Suite)

LIONEL, revenant à ses souvenirs d'enfance :  
— Cette ballade est charmante.  
— Vous l'avez reconnue?  
— Parfaitement.

Cyprienne s'était assise et avait pris en mains les papiers chargés de chiffres que Lionel avait apportés.



LE DÉGAGEMENT DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS. — Aspect des démolitions le soir. — (Dessin de M. Scott.)

reste, va bientôt comparaître devant le tribunal de police correctionnelle, était à peu près son complice; il s'étudiait à éluder et à faire tomber en désuétude tous les moyens de contrôle prescrits dans les formes de comptabilité de l'administration; c'était plus que du désordre, c'était un pillage régulier et normal: il y avait des dossiers fabriqués au nom d'enfants imaginaires, ce qui lui permettait de faire toucher à sa maîtresse, et même à sa femme de ménage, des sommes auxquelles elles n'avaient aucun droit, bien entendu.

A tout cela, qu'a répondu l'accusé? Sa mère avait été longtemps malade, il avait un arriéré à combler; on lui a emprunté de l'argent qu'on ne lui a pas rendu, et alors... la conclusion lui paraît toute naturelle! si naturelle, qu'il a pu trouver sévère l'arrêt qui l'a condamné à cinq ans de prison.

Il m'arrive encore d'entendre, un peu partout, des gens dire: « Que voulez-vous, c'est la maladie du temps! » Eh bien, si ce n'est qu'une maladie, il faut la traiter... comme elle le mérite!

Devant le tribunal correctionnel de Privas, une toute petite et toute insignifiante affaire d'abandon d'enfant dans un lieu non solitaire: deux belles-sœurs, deux sages-femmes, l'une exerçant à Valence, la femme Cordier, l'autre exerçant à Romans, la femme Chausson, sont prévenues de ce délit. Cette dernière est venue prendre l'enfant à Valence, chez sa belle-sœur, et elle est allée l'exposer à la porte de l'hospice de Romans, elle a agité la sonnette du couvent et elle ne s'est retirée qu'après avoir vu l'enfant recueilli par une religieuse. Elle a été condamnée, pour ce fait, à 16 francs d'amende; mais sa complice a été condamnée à un mois de prison. Pourquoi? Ah! c'est qu'il y a sur le compte de la femme Cordier une de ces vieilles histoires que l'on ne trouve guère ordinairement que dans l'imagination des romanciers et qui, cette fois, n'est que trop réelle; voici l'histoire, qui commence comme un conte de fées:

Il y avait une fois, à Valence, un monsieur et une dame qui n'avaient pas d'enfants et qui se désolaient de ne pas en avoir. Ils s'en désolaient d'autant plus qu'une vieille fée... non, je veux dire une vieille tante, leur avait, par testament authentique, légué sa fortune à la condition qu'un enfant naîtrait de leur mariage. Il est certain que — ce souvenir évoqué par M. le substitut du procureur de la République, à l'audience même, ne me laisse pas même la ressource de dire: Il paraît que... — la dame, attribuant à son mari sa stérilité, le trompa sans scrupule en prenant pour complice un ami de la maison. Cette faute préméditée fut inutile, les années s'écoulaient, le rejeton si impatientement attendu n'arrivait pas, et la vieille tante avançait en âge. Grâce aux conseils de la femme Cordier, la dame simula habilement une grossesse; tout le monde y fut trompé, et un jour, le monsieur apprit, en rentrant chez lui, qu'il était père; son ami fut invité à être parrain. La femme Cordier avait apporté un enfant abandonné.

La justice, avec ses idées inflexibles, qualifie cela de supposition d'enfant, et une instruction fut commencée; mais la mort de la dame, auteur principal du fait, mit fin aux poursuites.

C'est ce souvenir qui explique la sévérité des juges; la justice a une terrible mémoire.

Devant la 9<sup>e</sup> chambre correctionnelle de la Seine a comparu M. Ulrich-Eugène-Guelfe-Honoré Du Collin de Bar, dit vicomte de Civry, un tout jeune homme; il a à peine vingt-trois ans. Il s'est engagé au commencement de la guerre et, en 1873, il a été libéré avec le grade de maréchal des logis.

Je ne puis plus dire: « Vous rappelez-vous? » car cela remonte à une douzaine d'années au moins. J'ai rendu compte à cette époque, et aussi longuement que me le permettent les nécessités du journal, d'un procès civil qui faisait grand bruit. Une dame de Civry, ayant pour mère lady Charlotte Colleville et se disant, par suite d'un mariagemorganatique, fille du duc de Brunswick, réclamait son état en cette qualité et demandait une pension alimentaire. Le prévenu dont il est question dans cette petite affaire est le fils de cette dame et se dit par conséquent petit-fils du duc de Brunswick, cédé il y a deux ans, à Genève.

Ce qui l'amène devant le tribunal? Hélas! un peu de vanité, un peu de légèreté et beaucoup trop de jeunesse, des dettes impayées s'élevant, dit-on, à 100,000 francs, vie de luxe, écurie, chevaux, domestiques, grand appartement, mobilier de luxe et une foule d'autres ac-

cessoires très-couteux qui composent ce qu'on appelle la vie à grandes guides. Au point de vue de la prévention d'escroquerie, cela se complète par ces mots terribles: pas de fortune!

Le prévenu se disait officier, il achetait un cheval, il commandait un uniforme, des objets d'équipement militaires, pour se mêler à l'état-major du maréchal de Mac-Mahon, Président de la République, à la grande revue du 21 juin dernier. Les fournisseurs n'ont été payés qu'après le commencement des poursuites. Il y avait eu usurpation de fausses qualités et port illégal d'un uniforme militaire; le tribunal a reconnu dans l'extrême jeunesse de l'accusé des causes d'atténuation et a prononcé la peine de deux mois d'emprisonnement.

Neuf cent cinquante visites à l'enfant des époux Reloin, atteint d'une coxalgie, voilà ce que constate le carnet de M. le docteur Henry de Navenne, et ce qui, du reste, n'est pas contesté par les parents de la jeune malade. Le docteur réclame 4,750 francs, ce qui ne paraît certainement pas exagéré.

Les époux Reloin prétendent que le docteur est bien heureux de n'avoir pas été actionné par eux pour ses massages imprudents et maladroits qui auraient laissé l'enfant beaucoup plus malade qu'au début et affectée de claudication:

Vous riez, ma bonne commère;

Quoi! ce n'est pas encore beaucoup

D'avoir de mon gosier retiré votre cou?

Le docteur, qui, du reste, jouit d'une grande réputation, affirme qu'il n'a point fait usage de massages et que l'infirmité de l'enfant est le résultat d'une chute qu'elle aurait faite du haut de son lit. Il s'en rapporte, du reste, aux experts que le tribunal voudra bien désigner.

— Ah! des experts, répondent les époux Reloin, cela va nous coûter bien cher; cela va entraîner des frais considérables. Est-ce que le tribunal ne pourrait pas tout simplement réduire les honoraires demandés par le docteur?

Neuf cent cinquante visites! Quant à moi, cela ne me sort pas de la tête. Le docteur avait donc grande confiance en ses clients, pour les faire sans rien réclamer; les clients avaient donc grande confiance dans leur docteur, pour le laisser faire, si le traitement était nuisible?

Qui peut conclure? des hommes de l'art, évidemment. C'est ce que le tribunal a pensé en ordonnant l'expertise et en désignant trois médecins pour y procéder, — l'oracle d'Épidaure!

PETIT-JEAN.

## QUESTIONS & RÉPONSES

COMMUNICATIONS DES LECTEURS DU « MONDE ILLUSTRÉ »

N<sup>o</sup> 1. — Où est enterré Montesquieu?

Réponse non signée, venant d'Onzain (Loir-et-Cher):

« Montesquieu est mort à Paris. On apprendrait sans doute où est son tombeau en écrivant au château de Brède, près Bordeaux, qui appartenait à Montesquieu, et où il vivait une partie de l'année. »

Communication de M. Julien S...:

« Montesquieu a été enterré à Paris. Sous la Révolution, le terrain du cimetière fut vendu et couvert de constructions. Bien qu'on suppose que le corps de Montesquieu ait dû être exhumé, on n'a pas découvert le lieu de sa nouvelle sépulture. Cette question, qui a autrefois été proposée, n'est donc pas encore résolue. »

N<sup>o</sup> 2. — D'où vient cette expression du langage populaire qui désigne le Diable sous le nom de Boulanger?

Communication de M. Arthur Dupas:

« Eugène Sue, dans les *Mystères de Paris*, semble donner ce terme comme faisant simplement allusion à l'emploi du Diable, « le Boulanger qui met les damnés au four. »

« Ne trouverait-on pas une origine de ce mot dans les légendes du moyen âge? En ce temps, le nombre treize était appelé vulgairement « la douzaine du dia-

ble. » La mauvaise réputation du *boulangier*, voleur de farine et fripon par excellence, vint à s'établir d'une façon si proverbiale, que, dans la suite, on remplaça le nom du *Diable* par celui de *Boulangier*, et c'est ainsi que la *Douzaine du diable* fut aussi la *Douzaine du boulangier*.

« Je trouve ces détails dans l'*Histoire de la Caricature et du grotesque*, de Thomas Wright, traduction Sachot. »

Communication de M. A. Meyrac:

« Sans doute, le diable n'est pas souvent aussi noir qu'on veut bien le dire; mais il n'a jamais poussé la candeur jusqu'à se couvrir de farine comme pour se revêtir d'une robe d'innocence. C'est peut-être une ironie de couleur; mais alors l'explication devient trop facile, et je propose une recherche étymologique plus compliquée.

« De tout temps les meuniers ont joui d'une réputation fort équivoque. Parmi les plaisanteries du moyen âge, on aimait à se demander quelle était la chose la plus hardie. Généralement on répondait: « C'est la chemise d'un meunier, car tous les matins elle « prend un voleur au cou. » Au dix-septième siècle, la tradition se continue; mais au meunier viennent se joindre un tailleur, un sergent et un procureur: Si ces quatre personnages étaient enfermés dans un sac, qui sortirait le premier? Question embarrassante et insidieuse, que Tabarin résout facilement: « Le premier « qui sortirait, dit-il, serait un voleur, et il n'y a rien « de plus assuré. »

« Le meunier, chargé de tant de crimes, devenait tout naturellement un gibier d'enfer. Chose curieuse, le meunier et le diable se prêtent leur appellation, leurs termes, et, pour eux, les mots deviennent réciproques. Le moulin du meunier se nomme l'enfer, et l'enfer se nomme moulin, en argot ancien. Le mulet, lui, se désigne sous le titre de *grand diable*, allusion à l'attachement que le mauvais esprit a pour sa proie, qu'il suit partout, de même que le mulet est le compagnon inséparable du meunier. Celui-ci ne jure jamais que par le diable. « Reportant leur farine à ceux auxquels elle appartient, si on leur demande s'ils n'en ont point pris, ils répondent: « Le grand diable m'emporte, si « j'en ai pris. » Mensonge impudent, car on les supposait toujours voleurs. Il est évident alors que si le diable s'était rendu à l'évocation du meunier, il se serait tout naturellement présenté sous la figure et la forme d'un boulangier qui, lui seul le plus souvent, prend et utilise la farine. Et voilà pourquoi, selon moi, on nomme le *diable le boulangier*. Que peut-on dire contre? »

N<sup>o</sup> 3. — La formule considérée jusqu'ici comme un axiome: « Cela est aussi certain qu'il est certain que nous mourrons tous, » n'est-elle pas en contradiction avec les textes mêmes des Écritures?

Communication de M. Louis Cœur:

« C'est dans le *Credo* qu'il faut chercher la solution du problème. Il y est dit que le Christ viendrait un jour pour juger les vivants et les morts: *Venturus est judicare vivos et mortuos*. Les os des morts se rassembleront au son du bucin; les corps vivants seront donc saisis et éternisés, comme il ressort de la parole de l'Évangile qui, parlant de l'enfer, dit: *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.* »

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: Publication du *Registre de La Grange*. — PALAIS-ROYAL: Reprise de *Tricouche et Caçollet*. — CLUNY: *Jean Raisin*, drame en six actes, par M. Jules Dornay et Maurice Coste. — Nouvelles diverses. — Les Matinées littéraires et musicales de la Gaîté. — Représentation au bénéfice de Frédéric-Lemaître.

UN des meilleurs comédiens de la troupe de Molière, son camarade pendant quatorze ans, son élève préféré, La Grange, a relevé, de 1659 à 1685, le programme de tous les spectacles donnés successivement dans les trois salles du Petit-Bourbon, du Palais-Royal et de la

rué Guénégaud, avec le chiffre des recettes. Ce registre, — car il n'y a pas d'autre titre à lui donner, vu la sobriété des renseignements intimes auxquels il se laisse aller çà et là, — vient d'être imprimé et publié par les soins de la Comédie-Française. Depuis longtemps cette publication était réclamée par les érudits et particulièrement par les amateurs de Molière, qui forment, à l'heure actuelle, une armée considérable. On en parlait depuis dix ans, on savait que M. Édouard Thierry, alors administrateur général, s'était chargé de la préface; mais cette préface n'avait guère, et nous n'osions trop murmurer, connaissant, d'une part, la conscience de l'écrivain, et, de l'autre, les tracasseries du directeur. Il n'a rien moins fallu que son abdication pour lui permettre l'achèvement de son travail, dont on peut aujourd'hui apprécier l'importance et la valeur.

Le *Registre de La Grange* forme un magnifique volume in-4°, imprimé avec grand luxe sur papier magistral. Espérons qu'il en sera fait plus tard des éditions courantes pour les travailleurs. En attendant, remercions la Comédie-Française d'avoir enfin mis entre nos mains cet ensemble de documents inestimables, qui permettent d'embrasser jour par jour la vie de Molière, au triple point de vue du directeur, de l'auteur et du comédien. J'aurai maintes fois l'occasion d'y revenir; pour aujourd'hui, je me contenterai d'y relever une simple note écrite par La Grange avec une effusion de reconnaissance dont on sera frappé: « Tous les acteurs aimaient le sieur de Molière, leur chef, qui joignait à un mérite et une capacité extraordinaires, une honnêteté et une manière engageante qui les obligea tous à lui protester qu'ils voulaient courir sa fortune, et qu'ils ne le quitteraient jamais, quelque proposition qu'on leur fit, et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. »

Après avoir facilement fourni une carrière de cent représentations, le *Panache* a cédé la place pour quelque temps à *Tricoche et Cacolet*, de bouffonne mémoire. La terrible interrogation qu'on a l'habitude de poser lors de chaque reprise: *Eh bien! cela a-t-il vieilli?* est sans application pour la très-originale et très-divertissante pièce de MM. Meilhac et Halévy. On retrouve, en petit et en gai, dans la lutte entre Tricoche et Cacolet, quelque chose de la lutte entre Javert et Jean Valjean, adoucie par maints détails spirituels de comédie. Gil-Pérès et Brasseur font toujours merveille dans leurs transformations.

En fait de drame nouveau, je ne vois guère qu'un *Jean Raisin* au théâtre Cluny.

Jean Raisin appartient à la moderne mythologie française, comme Jean Grain-d'Orge à la moderne mythologie anglaise. Jean Raisin a pour père le chansonnier Gustave Mathieu, l'émule et souvent le maître de Pierre Dupont. Tout Paris, il y a une vingtaine d'années, a répété avec Darcier ces couplets pleins d'entrain et de couleur:

Dans une vieille écorce grise  
Jean Raisin a passé l'hiver:  
Il est en fleur; le voilà vert;  
Jean Raisin ne craint plus la bise.  
Il est joulou, blanc et vermeil:  
Le voilà vin! toute sa force  
Ruisselant de sa fine écorce  
S'échappe en rayons de soleil!

Couronné de païpre et de roses,  
Joyeux, loyal, jamais menteur,  
A bon marche, ce franc parleur  
Éclairait tous les fronts moroses.  
Les lois, un jour, l'ont arrêté  
Et l'ont chargé de mille entraves,  
De gabelous, de rats de caves;  
Puis, les voleurs l'ont frelaté.

Comprend-on qu'il se soit trouvé des auteurs assez mal avisés pour accrocher, en guise d'enseigne, cette joyeuse figure au-dessus de la porte d'un mélodrame? Et quel mélodrame, grands dieux! Tout ce qu'il y a de plus lamentable au monde: l'adultère, l'empoisonnement, et le reste. Inutile de dire que la littérature n'a rien à voir là-dedans. Nous ne sommes plus au temps des *Sceptiques*, des *Inutiles*, du *Juif polonais*; le théâtre Cluny a entièrement dévié. C'est regrettable; les jeunes auteurs avaient là un asile, qui leur manque depuis un an environ.

N'était la crainte d'empiéter sur le terrain de mon collègue Albert de Lasalle, je dirais bien quelques mots des *Matinées littéraires et musicales* de la Gaité,

et principalement de la brillante représentation du *Bourgeois gentilhomme*, joué dimanche dernier avec la mise en scène du temps. Mais ce diable d'adjectif: *musicales*, empêche mon ardeur; et cependant pourquoi, — laissant de côté Lulli, — ne me rabattrais-je pas sur les mérites de l'exécution et sur les splendeurs de la mise en scène? C'est à une véritable résurrection historique que MM. Vinentini et Duquesnel nous ont convié. En sortant du théâtre, je marchais à pas comptés; ma canne semblait avoir haussé de plusieurs pouces, et je croyais sentir flotter sur mes épaules les boucles d'une énorme perruque. Le succès de ce *Bourgeois gentilhomme*, mis au point de la cour de Louis XIV, a été tel que plusieurs représentations n'en satisferont pas de sitôt la curiosité du public populaire du dix-neuvième siècle.

On annonce pour dimanche 30 janvier, au Théâtre-Italien, une représentation extraordinaire au bénéfice de Frédérick-Lemaître. Hélas! cette représentation arrive bien tard; le pauvre grand artiste est malade depuis quelque temps, très-malade. Il ne pourra pas, comme Déjazet, assister à son apothéose et au couronnement de son buste. Encore faut-il savoir gré à Ernesto Rossi, l'éminent tragédien italien, d'avoir pris l'initiative de cette bonne œuvre, ou tout au moins de s'être mis de la façon la plus absolue à la disposition des organisateurs. Cet élan généreux d'un étranger est fait pour susciter de bien pénibles réflexions: pourquoi ne s'est-il pas trouvé un théâtre français et des comédiens français pour offrir à Frédérick cette représentation suprême? S'il y eut jamais un génie dramatique unanimement acclamé, c'est, à coup sûr, l'homme qui a attaché son nom à tant de créations admirables et diverses, à *Ruy-Blas*, à *Richard d'Arington*, à *Kean*, à *Trente ans*, à *la Mère et la Fille*, à *Paillasse*. Et, sur la fin de sa carrière, la seule main qui va à lui est celle d'un confrère qui passe à Paris par hasard, qui s'informe ou que l'on informe. Triste! triste! — Il ne reste plus qu'à faire des vœux pour que la représentation au bénéfice de Frédérick-Lemaître soit aussi fructueuse que possible. Ajoutons que sur l'annonce de cette représentation tous les artistes de tous les théâtres ont tenu à y apporter leur concours ou à y figurer. C'est bien le moins qu'ils doivent au premier d'entre eux. La Comédie-Française n'a pas voulu demeurer en arrière; elle y sera représentée par une députation de ses sociétaires.

Mais, encore une fois, pourquoi avoir attendu si tard?

CHARLES MONSELET.

## LES PEINTURES DÉCORATIVES DE BAUDRY

A L'OPÉRA

Ce qu'on avait prévu arrive: les peintures admirables dont le peintre Baudry a décoré l'Opéra sont en voie de détérioration. Le gaz, la chaleur, la buée humaine, vont les ronger, et, dans peu d'années, il ne restera rien de ces chefs-d'œuvre qui sont une de nos gloires contemporaines.

Les inventeurs de systèmes donnent déjà des conseils: « Il faut en faire faire des copies; il faut les faire exécuter en mosaïque, ainsi que cela a été fait à Saint-Pierre de Rome pour la *Transfiguration*; il faut, etc., etc., etc. »

Avant toute chose, il faut les ôter, voilà tout. Mais on ne les ôtera, rappelez-vous bien cela, que lorsqu'il ne sera plus temps, à moins que tous ceux qui tiennent une plume, tous ceux qui ont une voix autorisée ne répètent chaque jour:

— Ne laissez pas perdre ces merveilles, nous ne pourrions plus les acheter, et quand même nous serions encore assez riches pour payer nos gloires, rien ne dit que dans dix ans nous trouverons des gloires à vendre.

Baudry a passé dix ans de sa vie à faire cette œuvre splendide.

Pendant dix ans, ce grand artiste a tout délaissé pour son œuvre; pendant dix ans, il s'est emprisonné, retiré du monde, et, durant ces dix glorieuses années, il n'a pas gagné autant d'argent qu'un

peintre de vingtième ordre, faisant ce qu'on appelle aujourd'hui des tableaux de genre.

De genre! c'est bien vague; on peut les reproduire en mosaïque ceux-là, ils ne dureront pas davantage. — J. NORIAC.

## Visite de M. le ministre de l'Instruction publique

AUX ATELIERS DE PHOTOCHROMIE

Installés au MONITEUR UNIVERSEL

Lundi dernier, M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts, est allé visiter les ateliers de la photochromie, établis dans l'hôtel du *Moniteur universel*. Le ministre et les personnes qui l'accompagnaient ont été reçus par M. Paul Dalloz, directeur du *Moniteur*, qui lui a montré les nombreux spécimens déjà obtenus par les procédés photochromiques, c'est-à-dire par la photographie en couleurs sans le secours du pinceau. Le ministre a ensuite visité en détail les machines et les instruments nouveaux à l'aide desquels on opère, et s'est fait donner l'explication à ce sujet par M. Léon Vidal, l'inventeur de ce procédé. M. Vidal a exposé au ministre l'utilité qu'il pouvait y avoir pour l'art et pour la science à se servir de ce nouveau procédé à l'aide duquel on peut obtenir à un nombre illimité d'exemplaires des modèles et des reproductions des tableaux et de toutes les raretés qui se trouvent dans les musées. Le ministre a constaté et reconnu l'utilité de cette découverte, et a promis à M. Dalloz de lui donner toutes les facilités désirables pour la reproduction des principales œuvres de nos musées. Le ministre est ensuite allé visiter les ateliers du *Moniteur*, du *Monde illustré* et des autres journaux qui se font dans la maison. En se retirant, il a félicité M. Dalloz et ses chefs de service de l'activité qui régnait dans l'établissement du quai Voltaire.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE LA GAITÉ: La musique du *Bourgeois gentilhomme*. — Soirée musicale chez Pierre Veron.

Le théâtre de la Gaité a repris, pour ses matinées du dimanche, le *Bourgeois gentilhomme*, comédie-opéra-ballet de Molière et de Lulli. Mais nous n'avons pas le droit de toucher à Molière en dehors de notre privé; et c'est de Lulli seul que nous devons nous occuper ici.

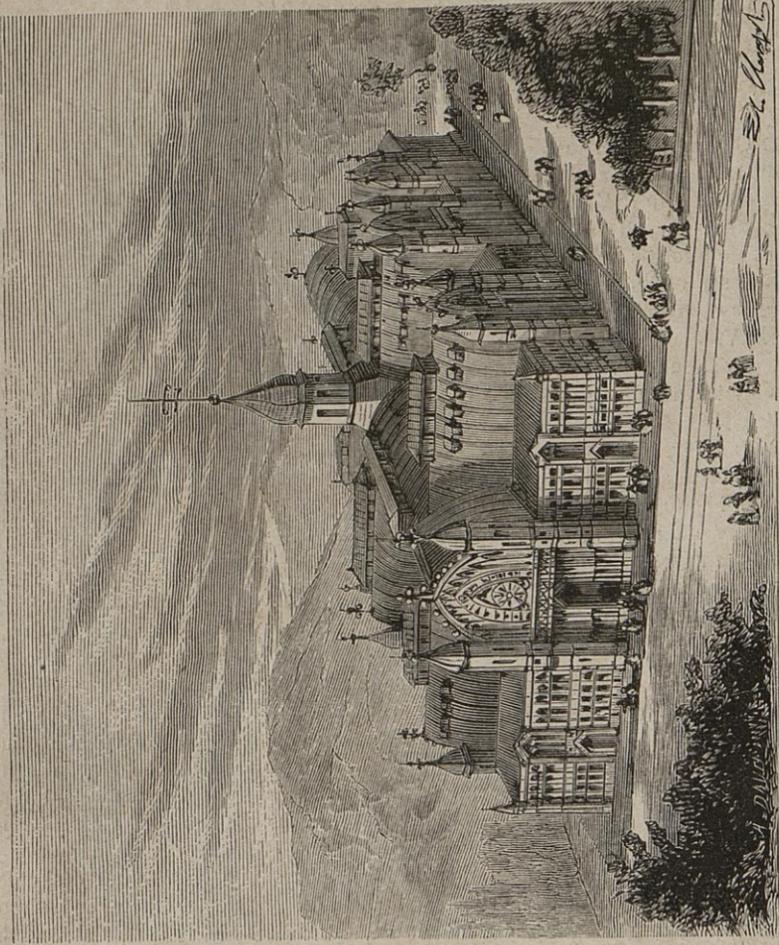
Il arrive en moyenne une fois par dix ans qu'un directeur de théâtre se met en tête de « remonter » le *Bourgeois gentilhomme* avec tous ses intermèdes et divertissements, tel qu'il fut représenté à Chambord devant Louis XIV. Mais à chacune de ces reprises on peut constater les progrès de cet art tout moderne de restaurer les choses du passé. Paris abrite, même aujourd'hui, quantité de gens dont l'habileté est merveilleuse à fourbir un plat d'étain du moyen âge, à recoller les tessons d'une assiette de la Renaissance, à rentoiler un tableau ou à remettre en scène une pièce du vieux répertoire avec tous ses agréments.

En 1840, on n'en était pas encore à ce point de perfection dans le métier des raccommodages artistiques. Le goût n'y était pas encore, ou bien l'érudition nécessaire faisait défaut.

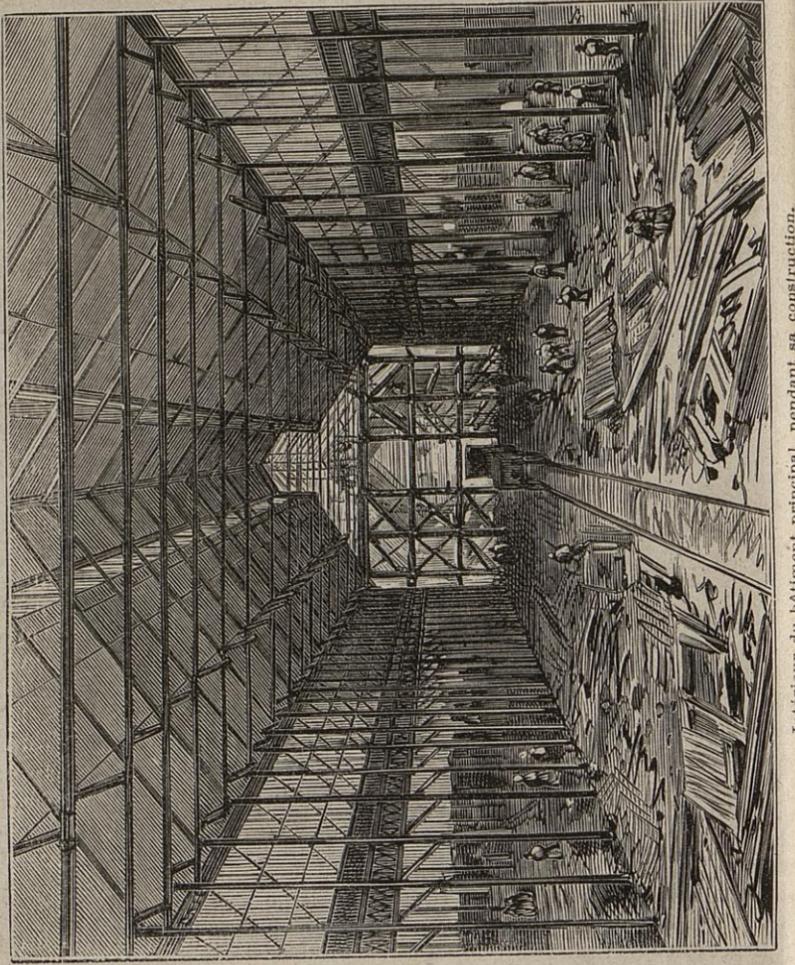
Il y eut cette année-là une représentation du *Bourgeois gentilhomme*, donnée à l'Opéra avec le concours de la Comédie-Française. La recette seule, (encaissée par Fanny Elssler) ne fut point ridicule; elle s'éleva au chiffre de vingt-deux mille francs.

Quant au programme de la fête, ce n'était qu'un tissu d'anachronismes et d'impertinences. Louis XIV, s'il eût été présent, n'aurait pas manqué d'exiler dans leurs terres ou d'envoyer ramer sur ses galères les chanteurs qui s'étaient permis d'introduire dans la pièce de son valet de chambre Poquelin, de la musique qui lui était si mal appropriée.

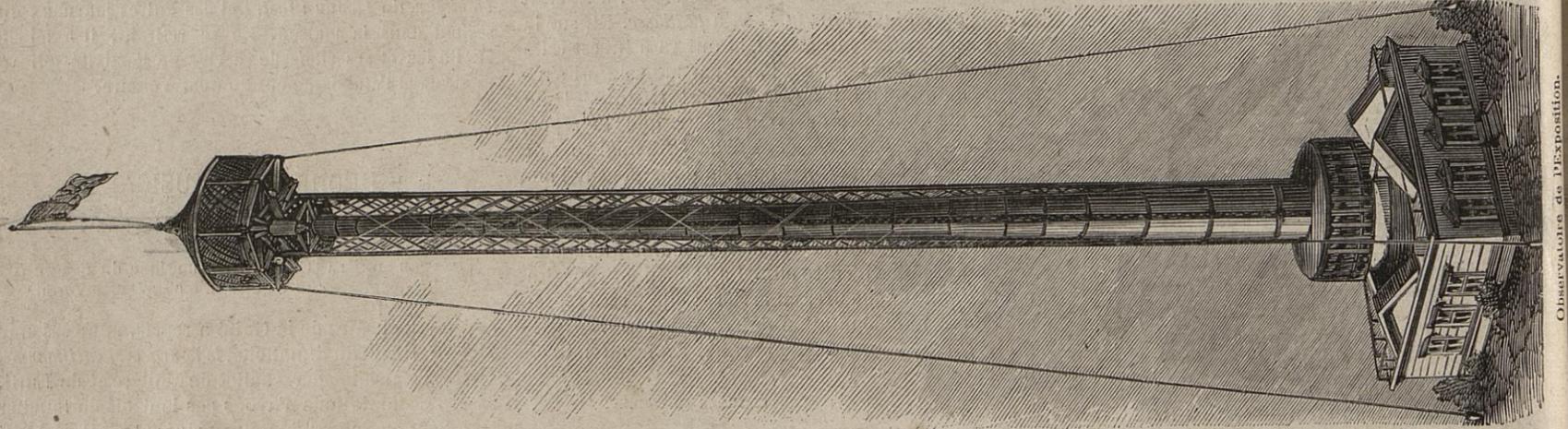
En effet, M<sup>me</sup> Dorus dut bien étonner M. Jourdain en lui disant l'air du *Serment* ou les *Faux monnayeurs* d'Auber; Tamburini et M<sup>me</sup> Persiani achevèrent sans doute d'ahurir le pauvre bonhomme en



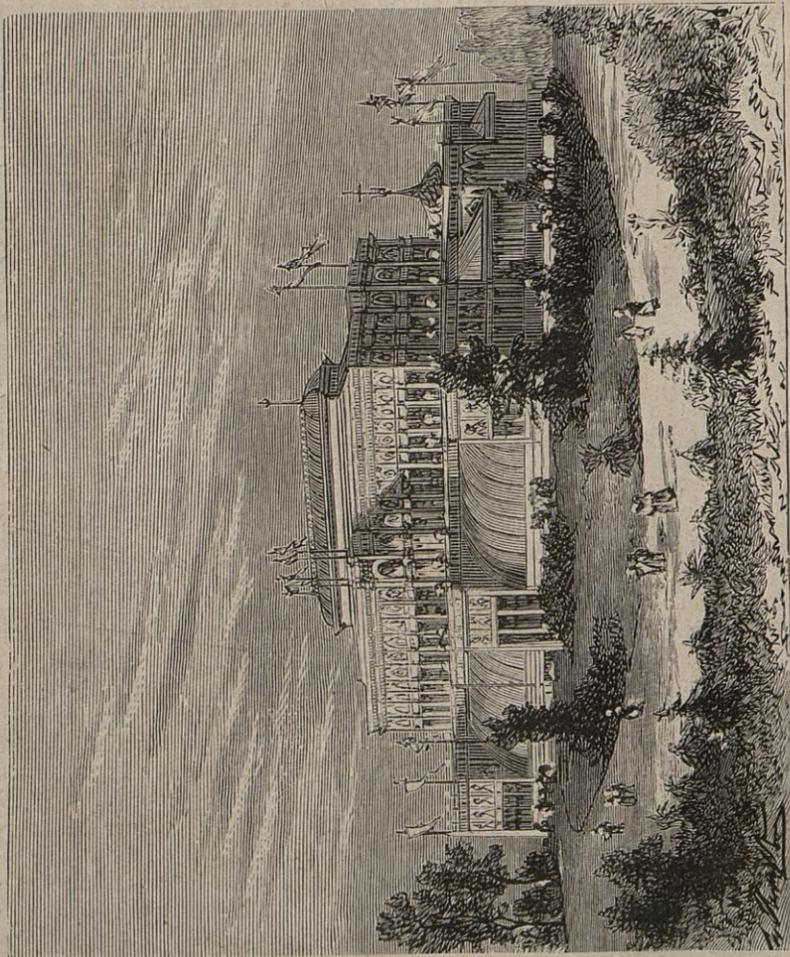
Galerie de l'Agriculture. — Vue extérieure.



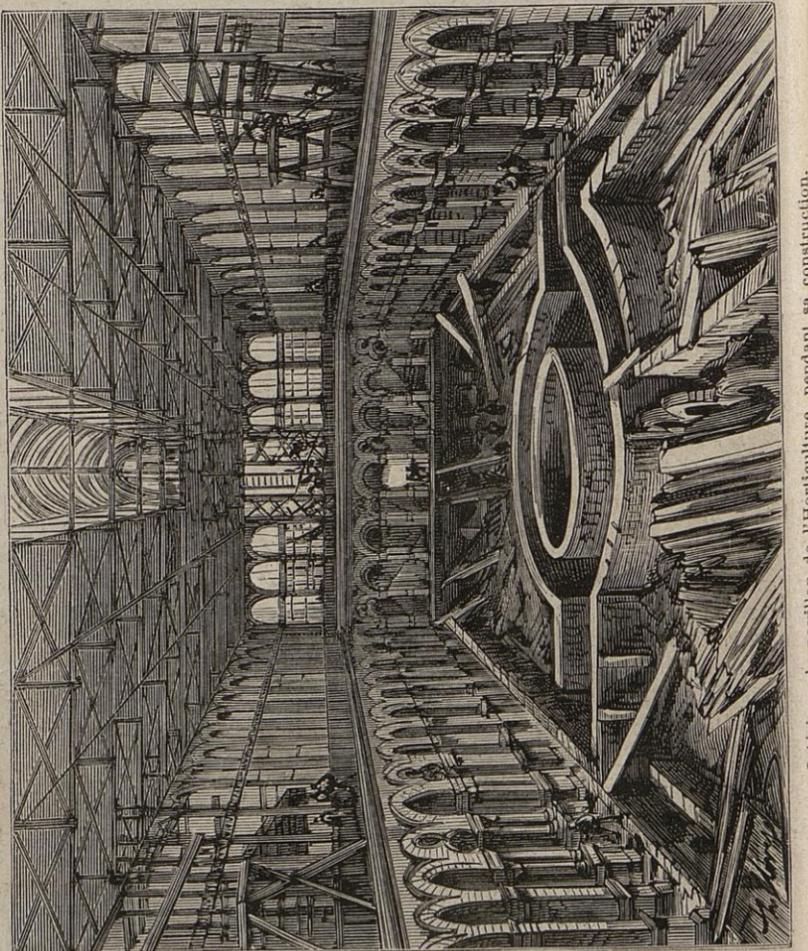
Intérieur du bâtiment principal, pendant sa construction.



Observatoire de l'Exposition.



Pavillon de l'Horticulture. — Vue extérieure.

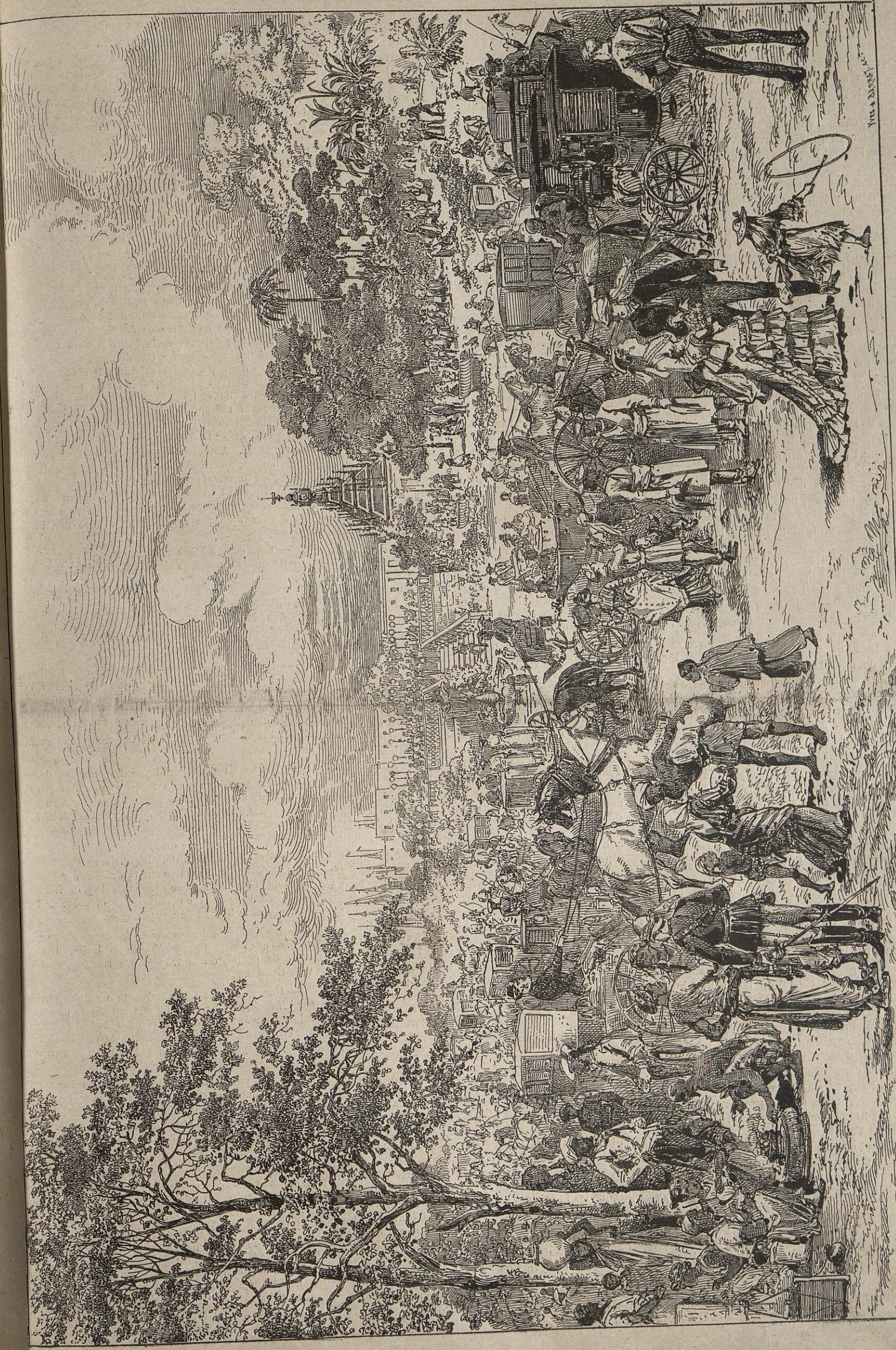


Intérieur du pavillon de l'Horticulture, pendant sa construction.

Intérieur du bâtiment principal, pendant sa construction.

Observatoire de l'Exposition.

Intérieur du pavillon de l'Horticulture, pendant sa construction.



URRABIETA. — VOYAGE DU PRINCE DE GALLES. — Calcutta. — Auckland-Garden (bois de Boulogne de la ville). — (Dessin de M. Urrabieta, d'après le croquis de M. Dartiguenave.)

lui débitant le duo de *Mathilde de Sabran*, d'autant plus que Tamburini avait mis un costume de troubadour couleur compote d'abricots.

La danse ne fut pas plus respectueuse de la tradition. Les sœurs Ellsler exécutèrent le « pas du châlè » et, pour finir, une mazurka polonaise.

Nous n'assistions pas à ce charivari et nous le regrettons, car notre récit n'aurait pu qu'y gagner. Il y a des choses qu'il faut avoir vues pour les raconter avec l'accent de persuasion qui gagne le lecteur incrédule.

En 1852, quelques semaines après le coup d'état, la Comédie-Française donna une représentation du *Bourgeois gentilhomme* sur les planches de l'Opéra avec le concours du corps de ballet et des voix de la maison. On y entendit Gueymard, Obin, Marié, Chapuis; M<sup>mes</sup> Laborde, Masson, Dameron, etc... Il y eut du progrès sur la reprise de 1840 et la vérité archéologique fut serrée de plus près.

Nous avons souvenir aussi des représentations du *Bourgeois gentilhomme* données, il y a une quinzaine d'années, à la Comédie-Française. Ce ne fut point parfait; encore avait-on rétabli de la partition primitive, l'introduction, le trio à boire, la marche, un air pour voix de femme et les chœurs de la cérémonie turque.

Par malheur, on avait mêlé à ces spécimens curieux de la musique du dix-septième siècle quelques fragments de contre-dances modernes qui effarouchaient l'illusion produite par l'antique mélodée de Lulli. M. Jourdain avait beau dire: « Le menuet est ma danse, » ces demoiselles de l'Opéra, venues là pour le charmer, ne s'embarraisaient guère de ses préférences, et elles lui exécutaient d'aventureux entrechats en sautant jusqu'à la hauteur de sa perruque.

Et puis l'orchestre amusait les entr'actes en jouant des mélodies tirées de *Martha*, et qui étaient alors « tout ce qu'il y avait de plus nouveau! »

Enfin est venue dimanche, au théâtre de la Gaîté, une reprise du *Bourgeois gentilhomme*, qui est montée de main d'artiste. M. Wekerlin a retrouvé la partition de Lulli au Conservatoire, et elle a pu être exécutée dans son intégrité.

Les dix-neuf morceaux qu'elle comporte ont été énumérés avec soin sur l'affiche; aussi avons-nous regretté qu'un morceau de papier si instructif n'ait duré que l'espace d'un jour. M. Vizentini, qui est bibliophile (je le sais), aurait eu une bonne inspiration en en faisant tirer une édition à petit nombre, sur papier de fil à grandes marges. C'eût été une pièce intéressante à placer dans les collections de tous les dévots de Molière.

La musique de Lulli n'est pas assez récente pour paraître démodée, mais elle a l'âge respectable qui donne aux choses d'art la majesté de l'antique. Pour la goûter pleinement, il ne faut pas y chercher le genre de plaisir et d'émotion que nous demandons à la musique moderne; il est nécessaire de se reporter au temps où elle fut composée, et de tenir compte de toutes les circonstances qui ont présidé à son éclosion. Moyennant cette opération de l'esprit, familière aux historiens et en général à tous les archéologues, on saisira le sens vrai de ces menuets, de ces brunettes, de ces airs à boire dont le tour un peu gourmé et la solennité emphatique exprimaient si bien les mœurs de la société d'alors.

Lulli créa lui-même le rôle du Muphti et le joua en bouffon italien. Il fit de si plaisantes gambades et, disent les chroniques, il sauta si hardiment dans le clavecin en passant par-dessus la tête du chef d'orchestre, que le roi, perdu d'hilarité, le nomma son secrétaire. Ce fut un événement considérable, qui fit hérissier d'indignation les perruques hautaines de Versailles.

— Enfin, et comme nous avons cherché à le démontrer, il n'est pas hors de proportion avec les forces dont disposent nos théâtres, de recommencer les fêtes de l'ancien Versailles, et d'en régaler le public souverain qui, dans l'esprit de la constitution du 25 février, a droit aux mêmes égards que Louis XIV.

Mais comment s'y prendra un régisseur du vingt et unième siècle, s'il veut mettre en scène la soirée musicale que vient de donner mon confrère et ami Pierre Véron?

Il engagera de nombreux figurants qui seront te-

nus d'avoir des figures infiniment spirituelles, pour représenter les amis de la maison. Il commandera un riche décor, inondé d'objets d'art, de tableaux signés Cham, Gustave Doré, Jundt, Grévin, Vollon, Monginot, Cœur, Mouillon, etc...

Mais où je l'attends (manière de parler), c'est à la composition de la troupe des premiers sujets. L'entreprise sera bien trop hardie s'il s'entête à trouver des sosies exacts de Faure, de Bosquin, d'Ernesto Rossi, de Berthelier, du harpiste Godefroy, du violoncelliste Braga, de M<sup>mes</sup> Krauss, Engalli, Pomme-reul, Chapuy, Eugénie Doche, Samary, Théo...

Car telle est la constellation d'astres éblouissants que nous avons pu contempler l'autre jeudi dans les salons de Pierre Véron.

Pendant trois nuits consécutives, nous avons rêvé que nous étions astronome et que nous observions des planètes de première importance à travers un cornet acoustique.

ALBERT DE LASALLE.

## M E M E N T O

**Faits divers.** — Les disciples de Mahomet ne se servent pas de cloches; ils craignent d'inquiéter les âmes de leurs chers défunts, qui, selon leur croyance, errent sans cesse dans les airs pour les protéger et les amener au paradis de Mahomet. C'est donc un événement extraordinaire et d'une grande importance que la pose toute récente, dans l'église du Saint-Sépulchre, à Jérusalem, de cloches fondues à Bassano en Lombardie et bénies par le patriarche latin. Du jour où le sultan Saladin s'empara de Jérusalem sur les chrétiens et ordonna d'en tirer les cloches de l'église sainte, on n'a plus entendu dans la métropole les sons métalliques qui appellent les fidèles à la prière. La fonte de ces cloches a parfaitement réussi, au point que non-seulement les catholiques, les Grecs, les Arméniens, mais aussi les Turcs, sont enchantés de ces sons harmonieux et mélancoliques.

— Il paraît que M. Dreyse, l'inventeur du fusil à aiguille, vient d'inventer un autre fusil d'une portée plus considérable encore.

— Des expériences ont été faites à Gibraltar dans les casernes dites « de Culpe » avec les nouveaux canons de fort calibre. On s'est servi d'une pièce de douze tonnes et demie. La violence de la détonation a fait tomber un fragment de rocher dans l'intérieur de la caserne, a brisé les vitres et endommagé les plafonds des maisons voisines.

— Les Anglais viennent d'essayer leur fameux canon de 81 tonnes. Il porte un projectile de 572 kilogrammes; la charge moyenne est de 102 à 104 kilogrammes de poudre. Les essais ont donné des résultats qui, tout bien considéré, ne répondent pas à l'extrême dépense de fabrication et d'usage de cet engin monstre.

— A Chatam (Angleterre), on travaille activement à la construction du nouveau navire cuirassé, l'*Agamemnon*, qui dépassera, en proportions colossales, tous les cuirassés de ce type construits jusqu'à ce jour. Ce bâtiment sera armé de canons de 38; les frais de la coque sont seuls évalués à 330,000 liv. st. (8,250,000 fr.).

— La Chine a maintenant un navire cuirassé. Ce bâtiment, construit dans l'arsenal de Kian-Chang, sur les plans d'un ingénieur anglais, jauge environ 200 tonneaux; il mesure 32 mètres de long et 6 mètres 20 de largeur. Sa cuirasse a 62 millimètres d'épaisseur. Il a un éperon et porte un canon Krupp de 171 millimètres.

**Voyage.** — Le lieutenant Cameron, cet intrépide explorateur, est actuellement au Congo, où il s'efforce à résoudre la question de l'existence, de la source et du cours du grand fleuve Congo.

— Les Phéniciens, ces hardis navigateurs de l'antiquité, furent les premiers à franchir les colonnes d'Hercule. Au bout de quelques années, plus de trois cents villes phéniciennes s'élevèrent comme par enchantement sur la côte occidentale de l'Afrique. Il est probable que les Phéniciens découvrirent les Canaries et Madère, dans laquelle on a cru reconnaître les Hespérides. Enfin des auteurs grecs, entre autres Diodore de Sicile, ont parlé d'une grande île merveilleuse, véritable continent traversé par des fleuves navigables, située à plusieurs jours de navigation en dehors des colonnes d'Hercule. C'était probablement l'Amérique. Les traditions américaines indiquent l'Orient, c'est-à-dire l'Europe, et non l'Occident, c'est-à-dire l'Asie, comme le berceau de leurs ancêtres.

Les langues, les mœurs, les religions surtout, paraissent avoir gardé la trace du séjour des Phéniciens en Amérique. On a retrouvé dans la Caroline des statues d'airain creuses dans lesquelles on enfermait les victimes, comme chez les Phéniciens. La vénération des anciens Péruviens pour l'air paraît dériver du culte que les Phéniciens rendaient aux vents. Les Phéniciens étaient avant tout mineurs et très-habiles à travailler les métaux; il en est de même des habitants du Darien, du Guatemala. Les Mexicains étaient aussi d'une extrême habileté dans la fonte. Quant aux monuments sérieux, on a parlé d'une galerie antique sculptée sur un rocher de l'île de Pédra, d'une grande ville découverte dans la province de Bahia, du rocher de Faunton-River et de l'inscription de Grave-Creek. Mais les caractères sculptés sont restés indéchiffrables jusqu'à ce jour, tout en rappelant les caractères sémitiques.

**Faits scientifiques, inventions, etc.** — Sur les côtes, en Angleterre, on se sert, depuis quelques années, comme signal de secours durant les brouillards, d'un immense tube en forme de corne, dans lequel on fait souffler de la vapeur; celle-ci produit un son que les navires peuvent entendre très-distinctement à une distance de quatorze milles marins. Ce signal, dans des proportions plus réduites, doit servir également aux voyageurs dans les chemins de fer; il est peu coûteux et très-simple. Dans les wagons, on installe un cylindre rempli d'air comprimé au moyen d'une soupape avec le tube acoustique adapté au toit du wagon. Au-dessus de chaque portière se trouve un bouton, qu'en cas de danger on n'a qu'à presser pour ouvrir la soupape; l'air passe alors dans le tube et produit un son très-fort. Cet appareil a été essayé avec succès sur les chemins de fer prussiens et il doit y être appliqué actuellement à titre définitif aux trains-express.

— On s'occupe très-sérieusement, en Égypte, du projet de construction d'un chemin de fer dans le Soudan. La nouvelle ligne coûtera 4 millions de livres sterling. Elle doit unir les deux courbes que forme le Nil au-dessus de la première cataracte, et aurait un parcours de 1,931 milles d'Alexandrie à Massoura, en passant par le Caire, Rhodes, Thèbes, Assouan, Philé, Oudya-Halfa, Chendy.

— Une commission vient d'étudier la canalisation du Mississippi et a présenté deux projets. Le premier consiste à construire un canal du fleuve au-dessus du golfe; le second à creuser le lit du Mississippi. Le premier exigerait une dépense de 11,514,200 dollars; le second, 7,942,100 dollars, et paraît de beaucoup plus avantageux.

— Des essais pour l'éclairage des numéros de maisons viennent d'être faits à Paris, rue de Tournon. La compagnie du gaz vient de placer dix numéros en verre plus grands que les anciens, qui avaient été éclairés la veille.

— On signale comme un grand progrès économique l'emploi du corps des sauterelles africaines pour appât dans la pêche de la sardine sur nos côtes, en remplacement de la *rogue* (œufs de poissons salés) de Norvège, qui devient de plus en plus chère et grève de frais exorbitants le budget de nos pêcheries.

— On signale la découverte de deux importants gisements de calcaire lithographique en Italie, et d'une mine de nickel, d'une très-grande richesse, en Nouvelle-Calédonie.

— Une expérience très-concluante vient d'avoir lieu sur l'*Illinois*, vapeur de la ligne transatlantique américaine, pour le transport des viandes fraîches d'Amérique en Europe. 34,000 kilogrammes de viandes sont arrivées en Angleterre dans un état de parfaite conservation.

— Un physicien américain a construit un appareil, auquel il donne le nom d'*opéidoscope*, et qui permettrait d'enregistrer photographiquement les effets de vibration dus à la parole et de photographier ainsi, en signes de convention, les divers sons de la voix humaine.

**Statistique.** — L'exercice 1875 des produits des contributions directes et indirectes se solde par une bonification de recettes de 140,074,000 francs.

— Le prix du terrain est exorbitant à Londres. Il vient d'être acheté un petit clos, à Ludgate-Hill, sur le pied de 32,900 fr. le pied carré. A New-York, c'est 83,325 le pied carré que MM. Duxel et Morgan ont payé le terrain sur lequel ils doivent bâtir une banque nouvelle.

— La France a dépensé 2 milliards dans la colonisation de l'Algérie. Elle en a gagné 6. Ce pays coûte à la

France 2,722 millions de francs pour l'entretien de l'armée, la création de forts, de barrages, la construction de villages et de routes. L'Algérie a une superficie de 24,000 lieues carrées; la valeur de l'Etat y représente un domaine de près de 200 millions, enfin, le mouvement commercial de l'Algérie, de 1830 à 1875, dépasse 6 milliards 589 millions de francs. Le Tell, la partie cultivable de l'Algérie, produit des quantités considérables de céréales. Il en fournit aux commerçants européens et aux caravanes du désert.

**Archéologie.** — Dans les terrassements exécutés aux abords de Pesth, en Hongrie, on vient de découvrir un cercueil en pierre, dont on a pu enlever facilement le couvercle, les Romains n'ayant pas l'habitude de sceller leurs tombeaux. Ce cercueil renfermait un squelette, une boucle en bronze, une fibule en or, plusieurs médailles de bronze et trois médailles d'argent à l'effigie des empereurs Claude, Aurélien et Probe; enfin, une grande médaille de Constantin. Ces objets datent donc de 300 ans après Jésus-Christ. Sur le côté intérieur du couvercle, on peut voir le haut-relief d'un homme sans les mains, qui, probablement, ont dû être enlevées antérieurement.

— Lors des travaux de fondation dans la cour de l'hôtel du *Florin d'or*, à Esseg, petite ville de Hongrie, deux ouvriers y ont détéré un tonneau en plomb. En ayant enlevé le couvercle, ils trouvèrent au fond un pot en terre d'une contenance de 4 litres et rempli d'un liquide noir et épais. Ayant goûté à cette boisson, ils la trouvèrent si exquise qu'ils la burent entièrement. Bientôt ils tombèrent dans un sommeil pareil à la mort, et on les porta à l'hôpital, où ils dormirent plus de quarante-huit heures. Les archéologues de la localité examinèrent le pot et le peu de liquide qui y était resté. Ils reconnurent que le vase était de fabrication romaine et qu'il contenait du vin. Or, comme l'époque romaine finit en Hongrie à peu près 400 ans après Jésus-Christ, il y a donc au moins 1,400 ans que ce tonneau a été enfoui; c'est donc probablement le plus vieux vin qui ait été jamais bu.

— On vient de découvrir, au Vallon Saint-Clair, près de Marseille, une caverne contenant des squelettes humains et divers instruments de pierre et des poteries remontant aux âges préhistoriques.

Les ossements indiquent une race de taille peu élevée et d'une constitution assez frêle.

**Beaux-Arts.** — La vente des œuvres d'art réunies par M. Falguière au profit des inondés a produit une somme totale de 49,349 fr., à laquelle il faut ajouter les 5,000 fr. de la vente du tableau de M. Bonnat. En retranchant les frais divers, il reste un chiffre rond de 50,000 fr. pour les inondés.

**Nécrologie.** — M. de la Rochette, l'un des soixante-quinze sénateurs inamovibles; — M<sup>r</sup> de Marguerys, âgé de soixante-quatorze ans, ancien évêque d'Autun, chanoine de Saint-Denis; — M. le marquis de Lagrange, membre de l'Institut, ancien député, ancien sénateur; — M<sup>me</sup> Gay-Lussac, veuve du célèbre chimiste, âgée de quatre-vingt-onze ans; — M. Onfroy, directeur de la Compagnie d'assurances la *Nationale*, assassiné par un de ses anciens employés; — M. le général Jean Levaillant, commandeur de la Légion d'honneur; — M. Capdevielle, colonel du 106<sup>e</sup>, connu dans toute l'armée française comme instructeur de tir. Il était réputé le premier tireur de l'armée; — Jean-Baptiste Compère, un des plus vieux pensionnaires de l'hôtel des Invalides, engagé volontaire à l'âge de dix-sept ans et blessé en 1807 à Eylau; — M. le docteur Coffe, médecin spécialiste pour les maladies des yeux: il était né en 1803 et laisse plusieurs ouvrages scienti-

tifiques; — M. le docteur américain William Davyson, célèbre spécialiste pour les affections goutteuses et la gravelle. Il laisse, dit-on, une fortune de plusieurs millions; — M. Marc-Dufraisse, député de la Seine, ancien préfet de Nice.

SOLUTION DU DERNIER PROBLEME SYLLABIQUE

DU CAVALIER

Mot de la charade : FOULARD.

Nous avons publié dans notre dernier numéro les premières solutions dans l'ordre où elles nous sont parvenues. Nous y ajoutons aujourd'hui celles qui sont arrivées dans l'intervalle de la mise sous presse du journal et du jour de sa publication.

**Solutions arrivées le 20 janvier :** MM. Aria Mormonis Grand-Café, à Lille; le cercle des Orphéonistes d'Arras; le grand café Guano, à Angers.

**Solutions arrivées le 21 :** M<sup>lle</sup> Hortense Sorlin; MM. Cl. Girard; Th. Ficatou; Mansbendel.

Tous nos compliments aux patients et habiles chercheurs que n'ont pas déçus trois fautes typographiques qui, à notre très-grand regret, se sont glissées dans la donnée du problème. On nous écrit à ce sujet : « Ces erreurs nous ont rendus... comme votre premier. » Le reste de la lettre était heureusement trop plein de bon sens pour que nous ayons la crainte d'avoir un pareil malheur sur la conscience.

SOLUTIONS DE RÉBUS

**Ont deviné juste l'avant-dernier rébus :** MM. Joanne Nove et Florentin Raymond, musiciens, à l'Ecole d'artillerie de Valence; le cercle de la Petite-Eglise, à Gap; A. G., du café de Paris, à Vitry-le-François; Julius, du Mercure arlésien; M. et M<sup>me</sup> Devanlay, à Flogny; Gustave Pitt; Jean Vercheval; Elie Frayssinet; Eugène Martal, à Bordeaux; les abonnés de la Brosserie, à Lyon; café Horort, à Limoges; les abonnés du café Guérin, à Bordeaux; Roger de Q., du cercle littéraire de La Palisse; le café de la Place-d'Armes, à Rambouillet; les habitués du café de Paris, à Vitry-le-François; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; B. C. L. M., café de la Maison-Dorée, à Marseille; trois abonnés du cercle de Champdeniers (Deux-Sèvres); café Brunet, à Digne (Basses-Alpes); les abonnés du café d'Aggen, à Agen; un habitué du café Sivan, à Périgueux; les abonnés du salon de coiffure de M. Journet, à Marseille. E. Flutian, du cercle de Wassy (Haute-Marne); les habitués du Café central, à Tarare; Cercle des orphéonistes, d'Arras.

**Ont deviné juste le dernier rébus :** l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans.

MICHELET. Histoire de France et de la Révolution : 23 vol. in-8°, 138 fr., payables 7 fr. mois. — Abel Pilon, rue de Fleurus, 33, Paris.

Grands succès de Jules Klein : *Cerises Pompadour ! Fraises au champagnes ! val ; Radis roses ? maz. ; Peau de satin, polka.*

L. T. PIVER. Lait d'iris pour le teint.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

AU COIN DE RUE

6 et 8, Rue Montesquieu, 6 et 8

LUNDI 31 JANVIER ET JOURS SUIVANTS

Grande Mise en Vente de

BLANC, TOILE ET LINGE DAMASSÉ

Occasions inouïes de bon marché

NOUS CITONS COMME EXEMPLES :

TOILE DE MÉNAGE, très-belle qualité, article exclusif, larg. 0 <sup>m</sup> 60.	» 43
SERVIETTES toile ouverte, genre panaisière, article exclusif, larg. 0 <sup>m</sup> 65.	» 80
CRETONNE blanche pour draps, tissu à la main, larg. 1 <sup>m</sup> 20. Occasion.	2 45
CRETONNE DE VIMOUTIERS, qual. gar., larg. 2 <sup>m</sup> 40, pr draps, sans couture.	3 75
Les draps ourlés à jour, le drap var 3 <sup>m</sup> 50	15 fr.
SERVICES DAMASSÉS pur fil d'Irlande, cessins riches (propriété exclusive)	
6 couverts nappes encadr. 1 <sup>m</sup> 80/1 <sup>m</sup> 75.	» 47 50
12 — — — — — 2 <sup>m</sup> 50/1 <sup>m</sup> 75.	» 31 »
18 — — — — — 4 <sup>m</sup> 30/2 <sup>m</sup> 10.	» 53 »
24 — — — — — 5 <sup>m</sup> 50/2 <sup>m</sup> 10.	» 68 »
CRETONNE blanche extra-forte, en coton, pour chemises et draps.	» 59
SOIERIES laniées, poults de soie rayés fond couleur, poults de soie rayés fond noir et grisailles.	1 95
1,000 pièces MOHAIR rayé, très-belle qualité, occasion sans précédent.	» 45

ENVOIS des Catalogues de cette mise en vente. Envois franco de port à partir de 25 fr.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C<sup>o</sup>, quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

Louis XIII et Richelieu. Étude historique, avec des lettres inédites du roi au cardinal, par Marius Toppin. 1 vol. in-8°. . . . . 7 50  
 Corneille inconnu, par J. Levallois, 1 vol. in-8°. 7 »  
 Les Persécutions de l'Eglise jusqu'aux Antonins, par B. Aubé, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 50  
 Les Femmes et la Société au temps d'Auguste, par H. Blaze de Bury, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 50  
 Le long de la vie, nouvelles impressions d'une femme, par M<sup>me</sup> Blanchecotte. 1 vol. in-12. . . . . 3 »

VOITURES fabrication moderne. Prix très-motérés. Sté V. B. C. et C<sup>e</sup>, 53, Champs-Élysés.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte  
 RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PÂTE du Docteur Zed (à la CODÉINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

GRIPPE, RHUMES, Pâte pectorale et sirop de Nafé de DELANGRENIER, 26, rue de Richelieu, 26, Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

G<sup>D</sup> HOTEL sis à B<sup>D</sup> HAUSS MANN, n<sup>o</sup> 156, Paris

Comprenant deux corps de bâtiments, cours et vastes dépendances. — Contenance : 1,310 mètres.

A ADJUGER, même sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 13 février 1876.

Mise à prix : 690,000 fr. — Jouissance immédiate.

S'ad. aux not. : 1<sup>o</sup> à M<sup>e</sup> Sebert, r. St-André-des-Arts, 45; 2<sup>o</sup> à M<sup>e</sup> Lamy, r. Royale-St-Honoré, 10; 3<sup>o</sup> et à M<sup>e</sup> Lavoignat, r. Auber, 5, dép. du c. des ch.

ADON, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 8 février 1876, d'UNE

MAISON A PARIS CAUMARTIN, N<sup>o</sup> 11.

Revenu : 17,000 fr. — Mise à prix : 235,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> BONNEAU notaire faub. Poissonnière, 7.

VENTE

DES ŒUVRES DE BARYE

AQUARELLES, TABLEAUX  
 CIRE, TERRES CUITES, MARBRES, PLATRES  
 MODÈLES

Avec droit de reproduction

DÉPENDANT DE LA

SUCCESSION DE M. BARYE

HOTEL DROUOT, SALLES N<sup>os</sup> 8 ET 9,  
 Les lundi 7, mardi 8, mercredi 9, jeudi 10,  
 vendredi 11 et samedi 12 février 1876

EXPOSITIONS

Particulière samedi 5 février 1876 | Publique dimanche 6 février 1876  
 de 1 heure à 5 heures.

COMMISSAIRE-PRISEUR  
 M<sup>e</sup> CHARLES PILLET, 10, rue Grange-Batelière.

EXPERTS  
 M. DURAND RUEL, 1<sup>er</sup> Laffitte, 16. | M. WAGNER FILS, pass. Vaucoueurs, 2 bis.  
 Chez lesquels se trouve le Catalogue.

ADJUDICATION le mercredi 2 fév. 1876, à midi, en l'étude de M<sup>e</sup> DU ROUSSET, notaire à Paris, r. Jacob, n<sup>o</sup> 48, de 3 ACTIONS DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE SAINT-COBAIN.  
 Mise à prix : 92,000 fr. par action.  
 Consignation préalable : 5,000 fr.

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÈMENT

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.

GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. *Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers.*

MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs.

Mise à prix : 240,000 fr.  
 S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.

ADJUDICATION, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 14 mars 1876, en UN SEUL LOT, des

CHATEAU ET TERRE MIGNEAUX

A Poissy et Villennes, arrond. de Versailles.

CHATEAU avec GRAND PARC et dépendances, Moulin de MIGNEAUX et la prop. de FAUVEAU.

Conten. totale : 41 hect. env. — Jouissance immédiate. Mise à prix : 400,000 fr.

Fac. de prendre le mobilier pr 20,000 fr. en sus du prix S'adr. à M. Vidal, boulev. Sébastopol, 101, et aux notaires : M<sup>e</sup> Baudrier, Chaussée-d'Antin, 68, et M<sup>e</sup> Pinguet, rue des Pyramides, 8, dépositaire de l'enchère, qui délivreront les permis de visiter

FERME A ATTAINVILLE (S.-et-Oise)

A VENDRE, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 7 mars 1876, à midi.

Contenance : 135 hect. — Mise à prix : 350,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> DELUARD, not., 47, rue du Luxembourg.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C<sup>e</sup>, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

## REVUE DE LA MODE

Nous recommandons à toutes nos lectrices la *Revue de la Mode*, paraissant tous les dimanches.

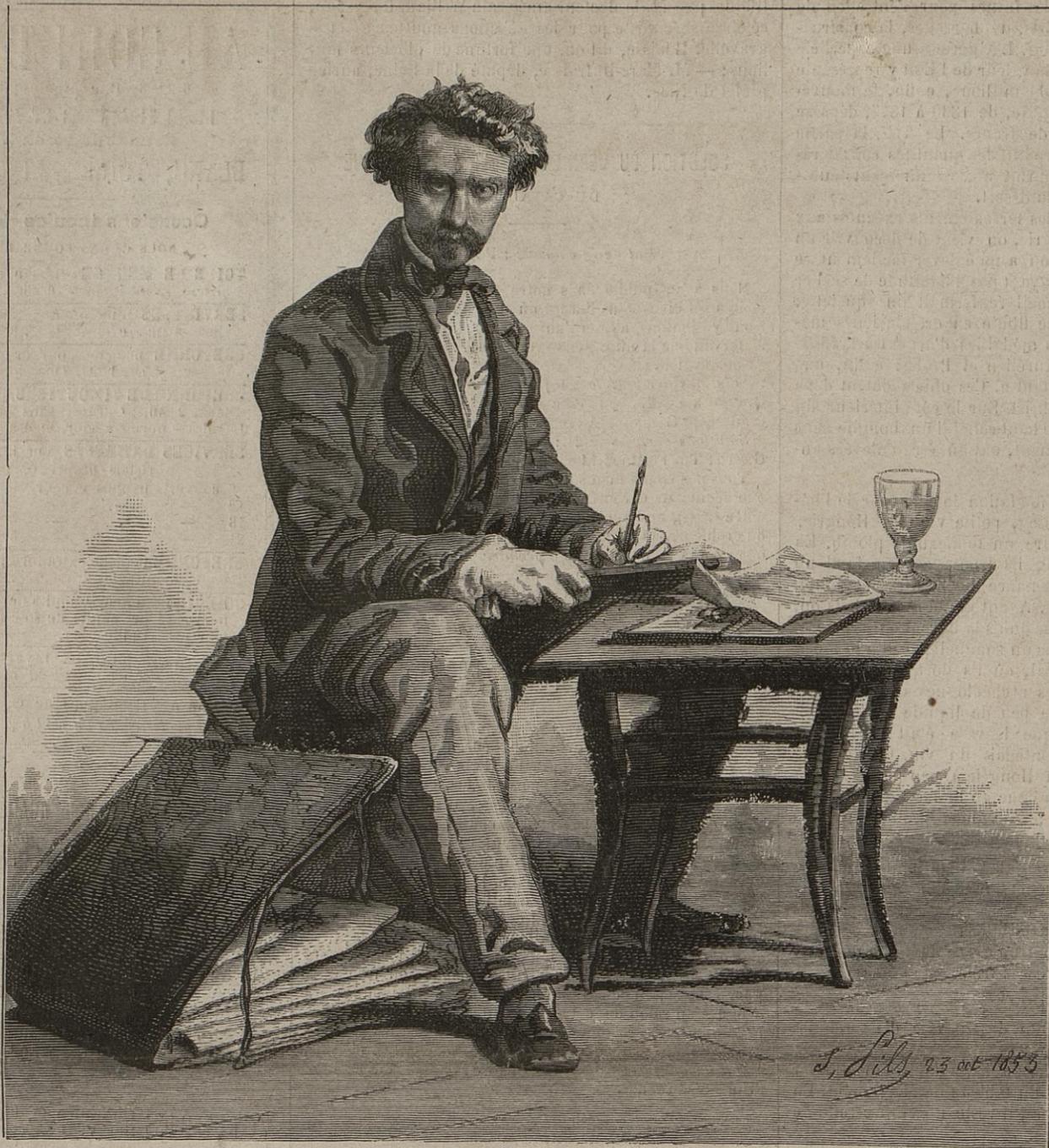
Chaque numéro est composé de huit pages de texte, du format de ce journal, illustrées de nombreux dessins de toilette et d'ouvrages de dames, avec une jolie couverture.

Deux fois par mois, le numéro est accompagné d'une grande feuille de patrons en grandeur naturelle, qui permettent d'exécuter avec facilité et économie la plupart des toilettes publiées dans le journal.

Les abonnées qui le désirent reçoivent avec chaque numéro une planche de mode coloriée à l'aquarelle.

La *Revue de la Mode* offre donc, par an, à ses abonnées : Cinquante-deux numéros illustrés, et, en plus vingt-quatre grandes planches de patrons, de patrons en grandeur naturelle, et cinquante-deux planches de modes coloriées.

On s'abonne à la *Revue de la Mode* avec les gravures coloriées, moyennant 24 fr. par an pour



EXPOSITION DES ŒUVRES DE PILS. — Son portrait par lui-même. — (D'après la photog. de M. Tiersault.)

Paris, 25 fr. pour les départements.

On s'abonne à la *Revue*, sans gravures coloriées, 12 fr. par an, à Paris, 14 fr. dans les départements.

Pour toute l'Europe, l'Égypte, le Maroc et Tunis, le prix est de 30 fr. par an avec gravures coloriées, et de 16 fr., sans gravures coloriées.

Adresser mandat-poste à M. Bourdilliat, administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris.

La Mosaïque forme un fort joli volume in-4° de 424 pages orné d'environ 300 belles gravures. Il vient d'être mis en vente au prix de : 7 francs broché; 8 francs 50, relié à l'anglaise, et 10 francs, relié richement, avec tranches dorées. Pour le recevoir franco dans les départements, il faut ajouter 1 fr. 50 aux prix ci-dessus.

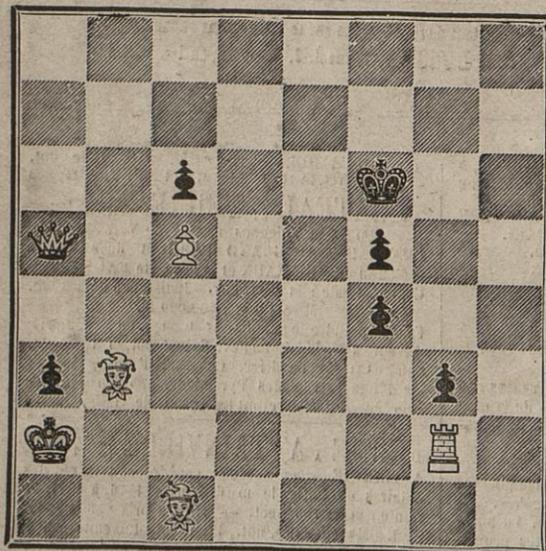
Nous n'hésitons pas à le recommander en toute confiance à nos lecteurs.

Adresser les demandes à l'administration de la Mosaïque, 11, quai Voltaire, à Paris.

## ÉCHECS

PROBLÈME N° 589

COMPOSÉ PAR M. CALLANDER



Les Blancs font mat en trois coups.

**SANTÉ A TOUS** rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

## REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M<sup>me</sup> la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M<sup>me</sup> la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Cure n° 49,842 : M<sup>me</sup> Marie Joly, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gauthier, à Luzarche, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

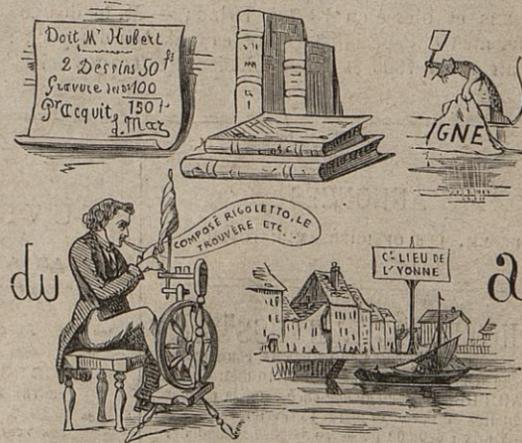
Cure n° 45,270. — Phthisie. — M. Roberts, d'un consumption pulmonaire, avec toux, vomissement et surdité de vingt-cinq années.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescience : en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescience chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes

de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi, contre bon de poste, des boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C<sup>o</sup>, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescience Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

## RÉBUS



## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'amour, c'est comme le vinaigre, ça fait maigrir. (Voir page 79 la liste des personnes qui ont deviné le rébus.)

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.